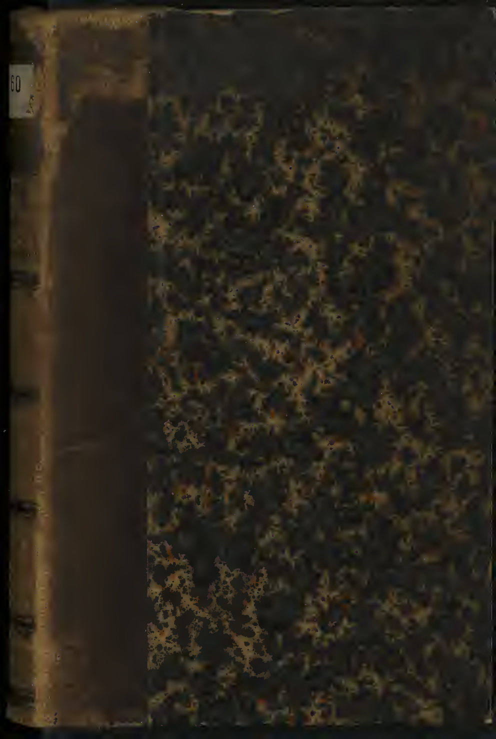
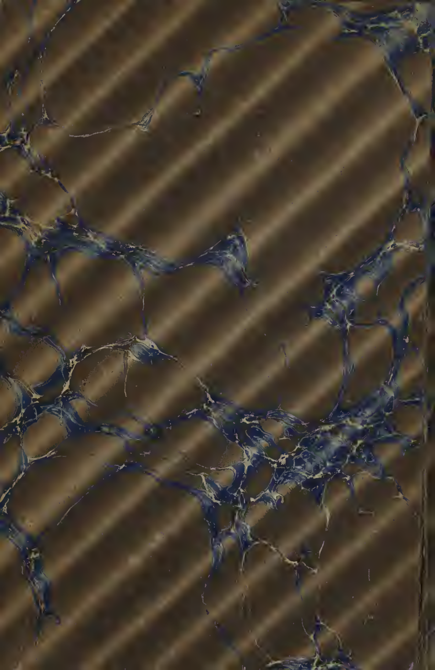

60







70160

HEURES

DE

CONVALESCENCE

70160

A.-F. LEDOUBLE

HEURES

DE

CONVALESCENCE



70160

TOURS
TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE JULIOT

1888

A celui qui le premier a fait passer dans notre langue poétique, avec toute sa saveur et tout son charme, la Mireille *du grand Mistral et qui a rassemblé en un bouquet plein de fraîcheur et de parfum les fleurs du félibrige contemporain,*

à Constant HENNION

je dédie ce livre, comme un témoignage d'amitié cordiale et littéraire.

A.-F. LEDOUBLE.

Tours, le 20 juin 1888.

AVANT-PROPOS

Les Amateurs qui liront ce Recueil se demanderont sans doute à quelle école j'appartiens.

Contentons-les tout de suite : je n'appartiens à aucune.

« Ce que le génie de l'homme a pour mission particulière de chercher, a dit avec raison M. Cherbuliez, ce qu'il a le droit de formuler, c'est le beau. Or, une idée ne devient belle qu'en entrant dans le monde des existences contingentes où les genres se divisent en espèces, les espèces en variétés, où tout se différencie et nuance à l'infini (1). »

N'en déplaise à messieurs les docteurs en esthétique qui se piquent de ne goûter que la poésie à turban et à cothurne, je ne voue pas aux gémonies les poètes romantiques ou naturalistes.

Le romantisme a remis en honneur des rythmes oubliés depuis Ronsard et la Pléiade, brisé la césure, enrichi la rime par la recherche de la consonne d'appui, rendu notre langue plus vivante,

(1) Réponse au discours de réception de M. Coppée à l'Académie française.

plus colorée et plus harmonieuse que jamais, démocratisé la scène et le dictionnaire des Muses.

Expression plastique, image animée des sensations et des pensées, la poésie a toujours été un écho du temps, un reflet du milieu intellectuel et social. Le naturalisme a son principe dans la vie même. Mettant en lumière les misères de l'existence ou les passions de l'humanité, il mêle à l'inspiration lyrique l'esprit d'observation consciencieuse, d'analyse patiente et de méthodique expérimentation qui caractérise la science moderne.

Un dernier mot.

Si des zoïles me blâment de pas avoir occupé plus utilement plusieurs mois de convalescence, je répondrai : j'ai écrit assez de livres sérieux ; que celui qui voudra me jeter la pierre en montre autant !

F. LEDOUBLE.

Tours, le 20 juin 1888.

LES TOURANGELLES

LA LOIRE

Je suis la Loire !... sur les rives
Que je féconde de mes eaux,
Je ne vois que cités actives,
Moutiers pieux, riants hameaux,
Ma noblesse en titres abonde :
Des fleuves français le géant,
Je jaillis le jour où le monde
Sortit lui-même du néant.

Je n'existe que pour la France
Qui possède en entier mon cours;
Elle est toute mon espérance
Comme mes uniques amours.
Je suis belle !... J'ai pour ceinture
Des coteaux au pampre vermeil,
Et je mêle à ma chevelure
L'épi que dore mon soleil.

J'ai des îles où je respire
Le foin nouvellement fauché,
Où le poète que j'inspire
Achève le vers ébauché ;
La baigneuse y livre craintive
Ses pieds roses à mon flot bleu,
Tandis que la locomotive
Plus loin passe, fille du feu.

France ! dans la suite des âges
Si de pleurs mon œil se voila,
C'est au bruit des clairons sauvages
Qui t'annonçait quelque Attila.
Oh ! pourquoi, grossissant mes ondes,
Ne m'a-t-il pas été permis
Alors sous mes vagues profondes
D'ensevelir tes ennemis ?

Si de potences par centaines
Louis Onze assombrit mes bords,
Si les fanatismes, les haines
Y semèrent d'affreux discords,
Si, par ordre du roi, son maître,
Guise y périt en trahison,
Je vis, comme un astre, apparaître
La Renaissance à l'horizon.

Quand pour complices de ses crimes
Carrier osa prendre mes flots,
En vengeant ses nobles victimes
J'ai vu succomber un héros;
Près de ta tombe que je baise,
Bonchamp, j'entends dans les halliers
Ce cri de ton âme française :
« J'expire !... grâce aux prisonniers ! »

Mais avec ces deuils, que de fêtes !
N'ont-ils pas chanté près de moi
Et Ronsard, le roi des poètes,
Et René, le poète-roi?
Et, souvenir dont je suis fière,
Sur mes prés parsemés de fleurs
N'admirai-je pas la bannière
De la vierge de Vaucouleurs?

Si maintes pages de mes fastes
Font courir un frisson d'horreur,
Si mes débordements néfastes
Jettent trop souvent la terreur,
Les siècles jugeront peut-être
Que Bretonneau, Trousseau, Velpeau
Et Paré, leur illustre ancêtre,
Rachètent bien un tel fléau.

De combien de tes fils, ô France,
J'ai droit de me glorifier !
Sur moi versent un lustre immense
Papin, Séguin et Montgolfier.
D'Estrée, Agnès, j'ai vu vos charmes ;
J'ai vu ta grandeur, ô Villars !
Car j'unis les plaisirs aux armes
Et les sciences aux beaux-arts.

La Seine me prête ou me donne
Son Béranger, son Paul-Louis ;
Mais je rassemble en ma couronne
Belleau, Racan, chantres exquis,
Vigny chez qui la grâce abonde,
Et Descarte au front de penseur,
Et Balzac dont l'œuvre est un monde,
Et Rabelais, le grand moqueur.

Et je puis joindre à cette liste
Michel Colomb, Pinaigrier,
Le peintre miniaturiste,
Palissy, Fouquet l'imagier.
Mes châteaux, mon orgueil suprême,
Ne sont pas l'œuvre d'étrangers,
Et Phidias, — est-ce un blasphème ? —
Renaît dans mon David d'Angers.

Telle est ma légende qu'écoute
La buandière à son lavoir,
Et qu'aux relâches de sa route
Le marinier redit le soir,
Tantôt, je l'avoue à ma honte,
Sombre comme Retz ou Tristan,
Tantôt charmante comme un conte
Fait pour récréer un sultan.

Je vais ainsi toujours la même,
Sous le ciel changeant ou serein,
Saluant cent cités que j'aime,
Joyaux vivants de mon écrin;
Je vais.... dans ma course éternelle
Aux souvenirs tristes ou doux,
De la montagne maternelle
Jusqu'à l'Océan, mon époux.

UN MATIN DE PRINTEMPS EN TOURAINE

Le soleil s'est levé dans un nuage rose ;
De ses rayons naissants il sèche le gazon ;
Le ruisseau plus jaseur, dans le val qu'il arrose,
Roule amoureusement son onde et sa chanson.

Les noirs soucis ont fui du front le plus morose ;
La brise aux verts rameaux imprime un long frisson ;
L'oiseau cherche la feuille et l'insecte se pose,
Vêtu de soie et d'or, sur les fleurs du buisson.

C'est l'heure matinale
Où la campagne exhale
Ses parfums les plus frais ;

Où la vie éternelle
Tressaille et se révèle
Jusqu'au fond des forêts.

LA VALLÉE DE LA CHOISILLE

Près d'une épaisse charmille
    La Choisille
Offre de moelleux tapis,
D'où, couché dans l'herbe fine,
    On domine
Un terrestre paradis.

Tout en ce lieu solitaire
    Est mystère
Et parle au cœur ingénu ;
Plein d'une céleste joie,
    Il s'y noie
Dans un bonheur inconnu.

Sur les rives ondoyantes,
    Verdoyantes,
Du plus limpide ruisseau
Flotte le riant ombrage
    D'un bocage
Égayé d'un chant d'oiseau ;

C'est l'hymne de Philomèle
Qui se mêle
Au vague bruit murmurant
Des frissonnantes feuillées
Émaillées
De l'écume du courant.

C'est au flot de l'eau qui glisse
Le narcisse
Se mirant avec amour,
Baissant sous la brise folle
Sa corolle,
La relevant tour à tour ;

C'est la sombre scabieuse,
Oublieuse
De son deuil et de ses pleurs,
Lutinant la campanule,
L'auricule
Et les pervenches, ses sœurs ;

Ce sont les glaïeuls qui brillent
Et scintillent
Aux caresses d'un beau jour,
L'iris et la marjolaine
Dont l'haleine
Parfume ce beau séjour.

Pomone sourit à Flore
Qui l'implore
Et la comble de ses dons ;
Cérès, paisible et superbe
Sur sa gerbe,
Trône au milieu des moissons.

Amant de l'étude austère!
Viens, la terre
A toi veut se dévoiler :
Tu pourras voir à sa tâche,
Sans relâche,
La nature travailler ;

Tu pourras voir l'étamine
Qui s'incline,
Verser sa poussière d'or
Au sein vierge de l'ovaire,
Sanctuaire
Où la sève dort encor ;

Puis quand la flamme s'allume
Et consume
Leur robe qui se flétrit,
Naître la baie ou l'amande
Dont la bande
Des passereaux se nourrit ;

Tandis que le vieux Silène,
Face amène,
Au bras des Sylvains lassés,
Vide sa coupe vermeille
Sur la treille
Aux pampres entrelacés.

LE DONJON DE LOCHES

A toi, ces vers! à toi, donjon désert et noir,
Ces strophes qu'un passé trop oublié m'inspire!
J'aime ta face altière et ta voix qui soupire,
Ta voix que jusqu'ici j'écoutais sans pouvoir
En pénétrer le sens au point de la comprendre,
Concert harmonieux que nul mot n'a su rendre
Et qu'emportait mon cœur pour en rêver le soir.

J'aime le val où coule à tes pieds la rivière,
Ta royale couronne aux créneaux de granit,
Ton grand front sourcilleux que l'astre à son zénith
Calcine de ses feux, diapre de sa lumière,
Tes traits muets, ton sein vierge de tout baiser
Et tes flancs que le vent étreint sans les briser,
Comme un amant jaloux, sous ton corset de lierre.

O Castel célébré des ménestrels passés,
Nid d'aigle des Nerras perdu dans les nuages,
Voilà de tes splendeurs ce qu'ont laissé les âges,
Quatre ou cinq pans de murs, ces limoneux fossés,
Ces voûtes, ce beffroi dont les larges blessures
Des ans qui rongent tout attestent les morsures,
Quelques gravois moussus dans l'herbe dispersés.

Pendant ces mois d'été que tant de joie éclaire,
Que de fois, sous l'ardeur d'un jour au ciel d'airain,
Je suis venu chercher, pédestre pèlerin,
Sur ta pelouse amie un abri tutélaire.
Toi, tu me sentais las, succombant au sommeil.
Et tu versais sur moi, qui fuyais le soleil,
Ton ombre bienfaisante et dix fois séculaire.

Tu faisais taire au loin tout ton peuple d'oiseaux,
Le papillon dans l'air, l'insecte dans la mousse,
La feuille dans la haie, au champ la moisson rousse,
Ainsi que sur l'étang les mobiles roseaux ;
Et bientôt, pour une heure, évoquant leurs fantômes,
Tu me montrais, hautains, sous l'acier de leurs heaumes,
Tes comtes respectés ou craints de leurs vassaux.

Tu me disais tout bas leurs fêtes, leurs querelles,
Leurs chasses au faucon, leurs devis, leurs amours,
Leurs longs festins suivis du chant des troubadours
Que répétait la guette au sommet des tourelles,
Leurs combats, leurs tournois, où, grandissant leur los,
Cuirassés, lance au poing, ils joûtaient en champ clos
Pour des tissus brodés par la main des plus belles.

Servant à ces vieux temps de cadre et de décor,
Tu les ressuscitais, et la chevalerie,
Avec ses paladins, son brillant, sa féerie,

Ses jolis palefrois caparaçonnés d'or,
Se ranimait pour moi, que tant d'éclat fascine,
Comme au jour où le preux rentrant de Palestine,
Voyait lever ta herse au son connu du cor.

Et le soir, sa mesnie autour de lui groupée,
Et tenue en éveil bien avant dans la nuit
Par l'intérêt croissant d'un magique récit,
Il me semblait l'ouïr dérouler l'épopée
Qu'aux rives du Jourdain, sous les murs d'Ascalon,
Dans le sang sarrasin Godefroy de Bouillon
Écrivit à grands traits de sa pieuse épée.

Puis c'étaient des tableaux moins riants, ô donjon !
Tensons et lais étaient suivis de cris d'alarmes,
Comme aux accords des luths se mêlaient des bruits d'armes ;
Dans ton sous-sol rocheux s'éclairait la prison
Où les cages de fer, les puits des oubliettes
Recevaient des vivants et rendaient des squelettes,
Quand trop tard descendait un trop rare pardon.

Aussi, parfois, grondait l'émeute populaire,
Poussée à bout, voulant vider ces noirs cachots,
Venant battre tes blocs de granit de ses flots ;

Et sur tes hourds de bois se brisait sa colère :
Les Jacques, accueillis à coups de mangonneau,
Remplissaient de leurs corps les douves du château,
Et pour eux se dressait l'arbre patibulaire.

Mais tout subitement s'effaçait à mes yeux,
Sévère châtelain et gente châtelaine,
Et meschine aux cils blonds qui dévidait la laine,
Pages, varlets, captifs et manants furieux
Avec l'archer de garde au seuil de la poterne.
— Je m'étais réveillé dans notre monde terne
Et méditais ces vers sur nos lointains aïeux.

Et j'errais dans ces prés que le bluet parsème,
Où l'Indre en cent détours s'attarde au sein des fleurs,
Aux gais bruits de la forge et des moulins parleurs,
Là, tout me souriait comme dans un poème ;
Et dans les blés, les bois, les glèbes, ô ma Tour,
J'entendais vaguement la chanson de l'amour
Bien plus vieille que toi, toujours jeune, et la même (1).

(1) Cette pièce, faite jadis en collaboration avec M. A. Kirwan, ainsi que celle sur « la Loire, » a été aussi tellement refondue et augmentée que toutes les deux peuvent être regardées comme entièrement nouvelles.

DANS LES VARENNES DE SAINT-COME

La rosée emperlait encore les javelles
Aux pieds des moissonneurs hâlés;
Et déjà s'abattaient les maigres sauterelles
Parmi les chaumes dépouillés.

L'Orient s'entr'ouvrait. Et, prenant sa volée,
L'alouette, d'un chant vainqueur,
Vers Saint-Côme, éveillait la varenne voilée
Par un fin réseau de vapeur.

Les ruisselets plus purs miroitaient dans les brandes
Où dérivaient leurs flots d'argent;
Pinsons, bouvreuils jasaient deux à deux ou par bandes
Dans l'arbre au feuillage changeant.

Aux revers des talus coassaient les rainettes,
Et le liseron de saphir
Agrafait sa guirlande aux épines-vinettes,
Où la secouait le zéphir.

Aux merles des taillis lançant au ciel leurs trilles
Répondait le cri des grillons;
Tandis que sur les blés que sciaient les faucilles
Passaient des vols de papillons.

Les sphinx faisaient glisser, pour saluer l'aurore,
Les anneaux de leurs corselets ;
Les silphes regardaient courir la manticore
Sous les brins d'herbe des guérets.

Et ce n'était partout que murmures d'abeilles
Comme sur l'Hymette ou l'Hybla;
Que chrysomèles d'or, aux élytres vermeilles
Se répandant de ci, de là ;

Que bêtes à bon Dieu, courtilières, phalènes
Aux antennes couleur d'azur;
Que cigales en fête, amphions de nos plaines,
Se balançant sur l'épi mûr ;

Que capricornes noirs, carabes, tarentules
Agaçant les peureux lézards,
Et que frou-frou soyeux de sveltes libellules
Autour des fleurs des nénuphars.

Ainsi qu'à son réveil une heureuse maîtresse,
La terre, aux premiers feux du jour,
De son sein palpitant déployant la richesse,
Balbutiait des mots d'amour.

Tout mon être vibrait à cet hymne sublime,
Lorsque je sentis choir soudain
D'un tilleul, où son nid oscillait sur la cîme,
Une bestiole en ma main.

Elle était frêle et nue et toute palpitante
De surprise autant que d'émoi ;
Elle me contemplait, muette, tremblotante,
De ses petits yeux ronds d'effroi.

Des frissons lui couraient de la tête à la queue,
Elle était gentille à ravir ;
C'était, — vous l'ai-je dit ? — une mésange bleue
Née à peine et près de périr.

Sa mère en l'appelant, éperdue et plaintive,
Au-dessus de nous tournoyait ;
Et la mésange, en proie à la peur la plus vive,
D'un long regard me suppliait.

Et je lui dis : « Mignonne, à ton nid sois rendue !
Des champs je te donne la clé ;
Car mon cœur compatit au désespoir qui tue
Le prisonnier et l'exilé. »

Je la pose à ces mots sur une branche basse,
Et m'éloigne de quelques pas ;
Et le danger s'oublie et l'angoisse se passe,
Et l'on rêve d'autres ébats.

Sa mère vint la prendre, et sa reconnaissance
Me paya d'un gazouillement;
Leur joie était mon œuvre et fut ma récompense,
Je la savourai longuement.

Et tous, mantes, criquets, pyrales, cicindèles,
Cétoines, au dos des sillons,
Semblaient s'associer, par leurs battements d'ailes,
Au bonheur des deux oisillons.

L'ABBAYE DE CORMERY

A mi-côte, sur la pente
Où serpente
Un petit chemin pierreux,
S'effrite au vent l'abbaye
Envahie
Par mille hôtes ténébreux
Qui gardent, sous les broussailles,
Ses murailles
Et ses vieux arceaux poudreux.

Cormery, ta solitude
Apre et rude
Plut au vénérable Ithier,
Chancelier de Charlemagne ;
Ta campagne
Eut un attrait singulier
Pour Alcuin, et, par la suite,
Dans ce site
Il bâtit un gros moutier.

Cet abri de l'innocence
Sans défense
Brûla du temps des Anglais ;
Une bande un jour s'y rue,
Chasse ou tue
Prieur, moines, frères-lais ;
Mais un nouveau monastère
Sort de terre
Aussi vaste qu'un palais.

Derechef ses colonnades,
Ses arcades
Aux gothiques châpiteaux
En marbre blanc de Carrare
Le plus rare,
Taillé par d'adroits ciseaux,
Étalent, fraîches et belles,
Leurs dentelles
Aux flancs roides des coteaux.

C'était un couvent unique,
Magnifique,
Où les rois venaient coucher
Quand par les forêts prochaines,
Sous les chênes,

Ils avaient dû chevaucher
Et passer le gué de l'Indre
Pour atteindre
Quelque fauve au débucher.

Pour le renom, la puissance,
L'opulence,
Bien peu pouvaient l'approcher;
Il couvrait des serfs sans nombre
De son ombre ;
Aujourd'hui, sur le rocher,
Rien n'en reste qu'une église,
Toute grise,
Un cloître sous un clocher.

J'ai vu cette église antique,
Sans portique,
Semblant de son long sommeil
Sortir, noble et belle encore,
A l'aurore,
Quand, déjà chaud et vermeil,
Dans les vitraux de l'ogive,
Qu'il ravive,
Vient à darder le soleil;

Par les lambeaux de fenêtre
Il pénètre

Dans le chœur toujours ouvert,
Où des lichens et des lierres
Sur les pierres
Étendent leur manteau vert ;
Où, sur les vieilles statues
Abattues,
Passe un souffle du désert.

C'est l'heure où l'oiseau se penche
Sur la branche,
Jetant ses chansons au vent,
Et par les vagues murmures
Des ramures,
On croirait que le couvent
Sollicite, en son enceinte,
L'hymne sainte
Qu'on y chanta si souvent.

Quand la lumière abondante,
Plus ardente,
Monte plus haut dans les cieux,
Quelque lézard, qui s'allonge
Et se plonge
Dans ce bain délicieux,
Paraît rêver sur la face
Qui s'efface
D'une sainte au front pieux.

De ci, de là, dans les herbes,
Hautes gerbes,
Croît une débile fleur
Dont jamais la vive abeille,
Qui s'éveille,
Ne vient aspirer l'odeur,
Et qui meurt sitôt venue,
Méconnue
Comme un amour dans un cœur.

Or, ce matin que, touriste
Grave et triste,
Dans les murs presqu'enfouis,
De tous les saints personnages
De ces âges
A jamais évanouis,
J'avais évoqué la foule
Qui s'écoule
Devant mes yeux éblouis,

Soudain je vois apparaître
Un vieux prêtre
Au détour d'un corridor;
Au milieu de ces décombres
Que les ombres

Des moines hantaient encor,
Il semble une ombre lui-même,
Froide et blême
Dans ce lugubre décor.

Sans en troubler le silence,
Il s'avance
Vers le chœur d'un pas tremblant ;
Il incline sur la pierre
En poussière
Son grand front chauve tout blanc ;
Et moi, plein d'une horreur sainte,
De l'enceinte
Je m'esquive en reculant.

Mais déjà l'astre s'élève,
Et mon rêve
Cède à l'ardeur de ses feux :
« Adieu donc, » dis-je à l'église,
Toute grise,
A ses vieux arceaux poudreux;
Et je redescends la pente
Où serpente
Un petit chemin pierreux.

LA COLONIE DE METTRAY

I.

L'IDÉE

Pour un homme de bien, c'est le plus pur bonheur
Que d'arracher au gouffre où sombre son jeune âge,
Un enfant, tout ému de son premier naufrage,
Qui garde après sa chute un reste de candeur.

De l'abîme il n'a pu sonder la profondeur;
De résister au mal il n'eut pas le courage ;
Il lui manqua peut-être un baiser, un mot sage :
Car il n'a pas de mère.... ou sa mère est sans cœur.

D'un retour vertueux le juge-t-on capable,
On ne le traite pas ici comme un coupable;
Mais n'étant pas encor mûr pour la liberté,

Un bon maître le forme à la mission sainte
Du travail, du devoir, sans user de contrainte
Et le tient dans un air qui n'est plus empesté.

II.

LA COLONIE

Dix bâtiments pareils de forme gracieuse
Sur leur modeste front portant les noms inscrits
D'Angers, Blois, Tours, le Mans, Nante, Orléans, Paris
Bordent sans la fermer une cour spacieuse.

Dans ces logis cachés sous un voile d'yeuse,
Un peuple de colons par sa mine et ses ris
Atteste au visiteur, — fût-il de parti pris, —
Que la répression n'est pas très rigoureuse.

Voyez, nulle barrière ! Et nul enclos de murs !
Et cependant parmi tant d'éléments impurs
D'une fuite facile on encourt peu le blâme ;

Mettray pour ses captifs a des liens plus sûrs :
La parole d'honneur, cette chaîne de l'âme !...
Qui romprait celle-là se sentirait infâme.

—

III.

LE CHEF DE FAMILLE ET LES FRÈRES AINÉS

Or, dans ces dix chalets, sans lutte et sans effort,
Vaquent quarante enfants chacun à son affaire
Sous les regards d'un chef (moins leur chef que leur père),
Mentor, mûri par l'âge, au souriant abord.

D'une imprudente ardeur il tempère l'essor;
Et pilote prudent, que la sagesse éclaire,
Il signale l'écueil à la nef qu'il modère,
Et d'un doigt toujours sûr indique à tous le port.

Deux colons, remarqués par leur conduite insigne,
Secondent ses desseins, parés d'un nom bien doux,
Le nom de frère aîné! Jamais un vote indigne

N'a compromis l'honneur du choix qui les désigne,
Et le travail leur prête un salutaire appui
Et les aide à chasser le désordre et l'ennui.

IV.

LE TABLEAU D'HONNEUR

Regardez ce tableau qui leur vaut ce succès!
Pour y graver un nom quel miracle on demande :
Pendant trois mois entiers rester sans réprimande!
L'honneur! Un tel ressort peut tout sur des Français.

Aussi, du cadre étroit voulant forcer l'accès,
Au bout de quelque temps le plus pervers s'amende,
Et du jour qu'il s'y voit, sans qu'on le lui commande,
Il évite le mal et les moindres excès.

En vain autour de lui le dédain et l'outrage
De leur âpre venin poursuivront leur ouvrage,
En vain ils s'uniront pour glacer ses efforts,

Ne redoutez jamais qu'il retourne en arrière ;
Pour marcher le premier en sa libre carrière,
Dieu l'a marqué du sceau qui distingue les forts.

—

V.

LES MÉTIERS

Les plus heureux calculs règlent l'emploi du jour ;
Jamais l'oisiveté, conseillère perfide,
Laissant ces jeunes cœurs s'égarer dans le vide,
De ses mortels poisons n'a souillé ce séjour.

Des sages fondateurs le prévoyant amour
Choisit pour les tenir sous une sûre égide,
Pour rendre leur esprit sain et leur corps solide,
L'Agriculture, reine en leurs champs de labour.

Déchue ailleurs, ici du moins par l'Industrie
Sa couronne d'épis ne sera point flétrie.
Non.... si de sa rivale il admet les leçons,

S'il croit d'autres métiers le concours nécessaire,
Pour s'unir aux travaux qui fécondent la terre,
Mettray fête avant tout la mère des moissons.

—

VI.

LES VŒUX D'AVENIR

Brétignière, Demetz, puisse le ciel bénir
L'enfant abandonné, déplorable victime
Que vos grands cœurs ont su disputer à l'abîme,
Grâciant le présent et sauvant l'avenir!

Qu'à vos constants efforts d'autres viennent s'unir!
Puisse, puisse, à jamais, cet exemple sublime
Féconder l'art si doux de prévenir le crime,
Et d'échapper plus tard au malheur de punir!

C'est à vos dévoûments, vainqueurs de tant d'obstacles,
Directeur, surveillants, moniteurs et patrons,
Que la France devra ces utiles miracles.

Les plus nobles lauriers seraient dus à vos fronts;
Que généreusement le pays vous les donne!
J'aspire au seul honneur d'y poser ma couronne.

LA PILE DE CINQ-MARS

Le break s'arrêta court au seuil d'une chaumière,
Du touriste en ce bourg unique cabaret;
Notre frugal repas y fut bien vite prêt :
Des œufs, et du jambon, et du pain de fermière.

Nous arrosons le tout d'un petit vin clairet,
Puis, lestés comme il faut, — sous la rouge lumière
Du soleil déclinant au bout de sa carrière, —
Nous venons vers la pile à travers le guéret.

La pile? Un massif long, isolé, tout en briques,
Dans le milieu d'un champ, avec ses mosaïques
Du plus grossier travail et ses quatres piliers,

Par un ciment très dur étroitement liés,
A cent pieds environ s'élevant vers la nue.
Son usage? incertain, et sa date? inconnue.



LA FONDERIE DE POCÉ

Pocé montre de loin, avec sa brume au front,
Ses hauts tuyaux rayant le ciel bleu comme font
Sur l'horizon des mers les mâts d'un gros navire.
C'est par eux que l'usine anhélante respire
Et souffle incessamment ses flocons blancs et noirs
Sur les bâtiments gris de poussière. — Les soirs
On voit sur le pavé des portes entr'ouvertes
Des lueurs éclairant les campagnes désertes.

L'aube à peine sourit ; déjà naît lentement
Du lever matinal l'indécis mouvement.
L'Angelus tinte encor dans la cloche plaintive
Que l'atelier s'anime et la machine active
Soulève par des crocs attachés à ses flancs
Les lourds marteaux de fer des appareils géants ;
L'établi se revêt de la fine limaille
Qu'enlève au dur métal la main qui le travaille,
Le plomb saute en éclats sous l'acier qui le mord
Et le cuivre s'envole en une poudre d'or.
Chacun est à son poste : aux étaux, à la forge ;
Nul ne demeure oisif.... Le grand fourneau dégorge

Par des couloirs brûlants la fonte en fusion.
Les ouvriers sont prêts ; tous, sans confusion,
Apportent leur labeur infime à l'œuvre immense.

Pocé ! C'est de ton sein que le progrès s'élance
Et que ce siècle a vu l'impossible dompté
Par l'effort du génie et de la volonté.

Dans le fond obscurci de la vaste fabrique
Sombre et faisant gémir sa ceinture de brique,
La chaudière de bronze où s'ébat la vapeur,
Centre d'impulsion et véritable cœur
Où le sang bouillonnant prend des forces nouvelles,
Monte et domine tout de ses deux tours jumelles.
Depuis plus de vingt ans qu'elle gronde en son coin,
Excepté l'ajusteur chargé d'en prendre soin,
Comme auprès d'un volcan qui commence à s'éteindre,
Nul n'y songe ; on se dit qu'elle n'est pas à craindre ;
Que par les escaliers qui tournent sur son mur
Un gamin peut régler sa marche d'un doigt sûr,
Et que la pression a beau peser plus forte
Sur son blindage épais, sans peine il la supporte.
L'ouvrier s'en amuse et lui donne des noms
Comme on fait aux enfants.
O pauvres compagnons !
Que facilement l'homme au danger s'habitue
Et quel plaisir il prend à narguer qui le tue !

A son rêve surtout qu'il aime à se livrer
Près du gouffre béant qui va le dévorer !

La cuve, ce matin, fait plus que de coutume
Entendre un ronflement sous sa paroi qui fume :
« — Attention, hé ! dit le chauffeur inquiet,
« — Ne crains rien, répond l'autre, on a l'oreille au guet,
« D'ailleurs le manomètre est à son poste et montre
« Quel degré nous avons mieux que l'heure ta montre ;
« Sois tranquille ! — Oh ! là ! là ! du calme, les amours !
« S'écrie un apprenti s'adressant aux deux tours.
« — Voilà, clame un loustic, la petite qui rage ;
« Quand on est buveur d'eau fait-on tant de tapage?
« Bien vrai ! nous n'avons pas mêmes penchants tous deux
Ils riaient ! Mais tandis qu'ils devisaient entr'eux
La mort qu'ils oubliaient, la mort allait paraître !
C'est affreux de penser qu'il a suffi peut-être
D'un fêtu, d'un peu d'air passant dans du métal
Pour que cent orphelins connussent l'hôpital.

Si rapide que soit l'éclair qui de la nue
En un clin d'œil jaillit, broie, incendie et tue,
Il ne peut dépasser pourtant dans son essor
L'épouvantable jet plus destructif encor,
Quand la vapeur tordant le bronze qui l'opprime,
Ainsi qu'un peuple esclave affranchi par un crime,

Lançant dans l'atelier, et par-dessus les toits,
Le couvercle d'airain fracassé mille fois,
Se répandit sifflante, écumeuse et mortelle,
Sur tous les ouvriers débandés devant elle,
Ou par l'explosion sur le sol projetés,
Ou dans la catastrophe, éperdus, hébétés ;
Sentant les flots brûlants les atteindre au visage ;
Cherchant dans l'ombre ardente, avec des cris de rage,
Et les mains sur les yeux, quelque passage ouvert
Pour fuir,... et se perdant partout dans cet enfer ;
Appelant du secours, mêlant des noms de femmes
Aux suprêmes sanglots qui traversaient les flammes ;
Songeant peut-être, hélas ! à leurs jeunes enfants
Pris, comme eux, par le feu qui les étreint vivants ;
Ils tombent, et le sang coulant par leurs blessures
Empourpre l'eau bouillante et finit leurs tortures.

Dès qu'on eût secoué la première stupeur,
Et qu'on se hasarda dans ce séjour d'horreur,
On fit, sous les débris, comme après les batailles,
Entre des blocs de fer, de sinistres trouvailles,
Et deux jours et deux nuits de suite l'on put voir
Des veuves à genoux auprès d'un long drap noir.



MONTBAZON

Silencieux séjour! imposante ruine!
Montbazon! Quand la lune éclaire la colline,
Tu sembles un géant mutilé qui s'endort;
Ta vaste silhouette au regard se transforme
Et ton donjon croulant paraît un bras énorme
Qui se lève et menace encor.

Au loin sur l'horizon tu portes haut ta tête,
Comme si les pierriers bordaient toujours ton faîte,
Comme si ta courtine abritait des archers.
Les siècles auraient dû rabattre ta superbe ;
Le lierre est ton manteau, ta couronne est de l'herbe,
Tes seigneurs, d'humbles maraîchers.

Qui me dira pourquoi la mort fut la plus forte?
Un jour l'ange fatal vint frapper à ta porte;
Ton châtelain d'abord s'en fut, puis ses parents,
Puis ses vieux serviteurs, puis ses vassaux sans nombre;
Hélas! tes pans de murs déserts n'ont gardé l'ombre
Des petits pas plus que des grands.

Quoi! la goutte de pluie en tombant sur le sable
Et la vague des mers gravent impérissable

Leur trace qui leur fait une immortalité ;
Le zoophyte obscur rampant dans la poussière
Laisse de son corps mou l'empreinte sur la pierre ;
De tes hôtes rien n'est resté !

Tous enfuis, disparus, comme l'eau dans un crible !
Et le souffle du nord, impétueux, terrible,
Pierre à pierre a rongé ta masse à l'abandon ;
La couleuvre et l'aspic, l'orfraie et la chouette
Ont pris possession de l'enceinte muette
Sous la ronce et sous le chardon.

O justice, parfois lente, mais toujours sûre!
Personne ne saurait connaître ta mesure !
Comme l'homme ici-bas ses châteaux sont d'un jour;
En vain sur les cités d'autres cités s'entassent;
Sur les débris en vain d'autres débris s'amassent,
Tout meurt et s'efface à son tour.

Ainsi, puissants seigneurs du roc et de la plaine,
Vos noms dans le passé d'une histoire lointaine
S'engloutissent déjà perdus, ensevelis;
Par plus d'obscurité plus d'éclat se compense ;
Tout se paie, et souvent le sort jaloux dispense
Aux plus grands les plus grands oublis.

J'aime à gravir les monts, à dominer leurs crêtes;
C'est là que Dieu descend au milieu des tempêtes
Et que l'on voit sa face aux lueurs de l'éclair.
Vingt fois son pied posa sur ton front, ô ruine !
Aussi viens-je y chercher la sentence divine,
Au sens mystérieux et clair.

Mais voici qu'à la nuit succède la lumière;
L'aube blanchit la tour ; où donc est la bannière
Que la brise agitait au lever du soleil?
De ces lieux désolés que le vertige habite,
Au séjour des vivants hâtons-nous, rentrons-vite ;
Laissons les morts à leur sommeil.

PRUNEAUX DE TOURS

Sur un pic où jamais pied mortel n'appuya
Et que de tous côtés borde un noir précipice,
Croît, dit-on, une fleur au splendide calice,
Parure des nevés du haut Himalaya.

Dans la langue du Gange elle a nom : Lanohya.
Et sans qu'un souffle humain, un regard la ternisse,
Elle incarne en son sein l'âme vierge de vice
Du Bouddha trois fois pur, du Mouni Çakya.

Sœur du Phénix qui sort rajeuni de sa cendre,
Elle meurt pour renaître ; et nul ne peut prétendre
Aspirer son parfum, non plus que la cueillir.

Eh bien! à cette plante où repose un mystère,
Mais inutile à tous, de beaucoup je préfère
Ces gros pruneaux de Tours qu'un closier fait bouillir.

TOURS

Sur les bords embaumés que caresse la Loire,
Diamant de notre pays,
Il est un coin de terre où naquit dans la gloire
Et grandit l'empire des lys.

Tout y charme : les fleurs y semblent éternelles,
L'astre y brille en toutes saisons ;
Les hommes y sont francs, les femmes y sont belles,
Le travail y dit ses chansons.

De l'heureuse cité les maisons sont si blanches
Qu'on croirait, pour plaire aux regards,
Qu'elle met tous les jours sa robe des dimanches
Sous son collier de boulevards.

C'est Tours.... De mes amis elle garde la pierre
Que j'aime à mouiller de mes pleurs,
Et si ce n'est pas là que s'ouvrit ma paupière,
J'eus là mes premières douleurs.

C'est Tours.... Je m'y complais, et quand loin de sa rive
M'écarte un sort capricieux,
Prêtant à ses échos une oreille attentive,
J'y suis du cœur, sinon des yeux.

Oui, sous les cieux changeants des plus lointaines grèves
Où poète j'erre en rêvant,
C'est Tours, après Corny, qui revient dans mes rêves;
Tours vit l'homme et Corny, l'enfant.

Des fantômes charmants voltigent sur ma couche ;
D'êtres chéris j'entends les pas ;
Leurs traits me sont connus; leurs noms sont sur ma bouche,
Et de loin je leur tends les bras.

Aimables compagnons de ces temps plus prospères,
Combien de vides dans nos rangs!
Mais vos fils sont debout!... et, pas plus que leurs pères
Ils ne me sont indifférents.

LE MONUMENT BRETONNEAU-VELPEAU-TROUSSEAU,

A TOURS

Le bronze a découlé de la fournaise ardente ;
Avec ses trois grands fils la Touraine apparaît,
D'un laurier glorieux couronnant leur portrait
Où manque seulement leur parole abondante.

Voilà, non les chercheurs à leur tâche obsédante,
Mais les amis charmants, les causeurs sans apprêt
Dépouillant, pour nous seuls, leur réserve prudente,
Tels qu'enfin nous les garde un éternel regret.

Artistes, soyez fiers ! Votre œuvre est achevée !
Une autre encor plus belle en notre âme est rêvée :
Nous voulons de la mort triompher mieux que vous.

Leurs austères vertus qu'un sculpteur ne peut rendre,
Nous les pratiquerons et les ferons comprendre
Pour qu'on dise du moins qu'ils revivent en nous.

AVISSEAU

I.

Qui n'est jamais entré chez notre céramiste
N'a qu'à se figurer un logis d'alchimiste,
Avec le haut foyer au manteau surplombant,
Les moufles, les creusets, un jour sombre tombant
D'une vitre en losange, un plafond couleur brique,
Rayé de filets blancs, et la devise antique,
En vieux style français, ornant une paroi,
Rappelant du travail l'obligatoire loi;
Puis nombre de dessins, et mainte œuvre ébauchée,
De la terre d'argile en un coin desséchée,
Et sur le mur couvert de glorieux essais,
La preuve d'un labeur qui promet le succès.

Des plus vives couleurs l'opulente palette,
Bleu saphir, améthyste à teinte violette,
Agate transparente, émeraude aux tons verts,
Atteste les trésors de secrets découverts
Qui reçoivent du feu l'éclat et la richesse,
Deviennent le ruisseau qu'un blond rayon caresse,
Et miroitent à l'œil sur l'aile de l'oiseau.

Mais l'art de Palissy que rénove Avisseau,
Hélas! était alors délaissé de la foule ;
L'humble plat de cailloux au bord duquel s'enroule
Un ornement naïf, fait d'un coup de pinceau,
Avait seul survécu. L'artisan tourangeau
De ces produits grossiers parait notre étagère.
Adieu le vase étrusque et la coupe légère,
Le calice incrusté, la cassette d'émail
Où l'on serre rubis et perles, et corail;
Adieu la croix d'argile en son cadre d'ébène,
Devant qui longuement priait la châtelaine
Chaque soir à genoux, et les saints de l'autel,
Et l'apôtre debout, montrant du doigt le ciel;
Adieu la forme à qui l'émail donne la vie,
Trouvaille de Bernard dans l'ombre ensevelie!...

Pour un temps seulement!... Car, ce n'est pas en vain
Qu'on t'aura vu gravir, d'un effort plus qu'humain,
Les degrés chancelants qui mènent à la gloire,
O toi, dont chacun sait la douloureuse histoire;
Que ta famille aura souffert; que tes enfants
Près de ton pauvre seuil ameutant les passants,
Auront crié devant ton mobilier en flamme :
« Au secours! notre père est fou!... c'est trop infâme
De tout brûler ainsi.... Prenez pitié de nous! »
Non, ce n'est pas en vain que ta femme en courroux

Aura, de tes voisins provoquant la colère,
Fait rire, à tes dépens, le gros bon sens vulgaire !
Non, l'art ne peut mourir pas plus que tes couleurs :
La vogue avait porté ses caprices ailleurs ;
On avait pour le bronze abandonné la terre,
Tes savants procédés devinrent un mystère ;
Mais, à la fin d'un temps qui sembla leur tombeau,
Un potier génial, le grand Charle Avisseau
Vint, et la Renommée, inconstante et fragile,
Fit un succès d'airain à ses vases d'argile.

II.

Ce n'était, en effet, dans son boueux faubourg
Qu'un potier ; bien souvent, incliné sur son tour,
Il rêva, dans un coin de l'atelier rustique,
A l'avenir perdu de notre céramique.
L'ombre, dit-on, parfois est propice aux rêveurs ;
Il aimait la fabrique aux sombres profondeurs ;
Ses murs jaunis ; ses plats qui sèchent sur des planches ;
Les fagots entassés qui gardent à leurs branches
La feuille dentelée où frissonne l'hiver ;
Le jour froid que tamise un épais carreau vert ;

Le rayon de soleil où danse la poussière,
Et par moment aussi l'aveuglante lumière,
Que jette la fournaise aux yeux des travailleurs.
C'est là qu'il entrevit luire des temps meilleurs;
Que génie ignoré de lui-même et du monde,
A cet âge où déjà la mémoire inféconde
Hésite à se charger, par d'arides travaux,
D'une étude nouvelle et de sujets nouveaux,
Songeur puissant, poète au concept admirable,
Il se dit : « Essayons ! » — Nulle main secourable
A ses commencements ne prêtant son appui,
Le grand Rénovateur ne compte que sur lui,
Et couve dans son cœur l'idéal qu'il caresse,
Comme un amant jaloux les traits de sa maîtresse.

III.

Or, un jour, Avisseau, dans son humble réduit,
Enfermé seul et triste au tomber de la nuit,
Tenait son front brûlant entre ses mains glacées,
Suivant à haute voix le cours de ses pensées :
« J'ai donc, s'écria-t-il, retrouvé le chemin
Où le premier marcha Palissy ! sous ma main

Revivent ses travaux, j'ai ses couleurs, moins une,
Qu'à mes divers essais refuse la fortune;
Et comme un architecte, avec un seul fragment
D'un temple renversé, refait le monument,
J'ai pu, sur sacrifice entassant sacrifice,
De ce passé lointain relever l'édifice;
Mais quand je crois toucher au but de tous mes vœux,
De le voir fuir encor j'ai le déboire affreux;
N'ayant su conquérir cette couleur dernière
A la gamme complète il manque la lumière.
O couleur du soleil! couleur du feu, du sang!
Beau pourpre des anciens, toi dont l'effet puissant
Est d'enrichir l'objet sur lequel tu reposes,
Toi qu'on trouve partout, dans l'or et sur les roses,
Rouge! rouge! par toi j'aurais l'éclat vermeil
Que prend la feuille morte aux baisers du soleil,
Les tons fins de la vigne au déclin de l'automne,
Ceux des fleurs qu'en nos prés l'enfant tresse en couronne....
Ce qui me semble mort sans toi, par toi vivrait!
En vain, de la chimie épuisant le secret,
Mon esprit poursuivit l'insoluble problème;
Sur les livres ouverts j'ai penché mon front blême
Sans y rien découvrir, et je doute de moi!
Dérision! c'est donc une éternelle loi,
Quand nous l'allons saisir, qu'un obstacle invisible
Entre la gloire et nous se présente invincible,

Et que de tant d'efforts de l'homme Dieu témoin
Lui dise comme au flot : Tu n'iras pas plus loin ! »

Ainsi parlait l'artiste, et dans la chambre obscure,
Une femme pensive, assise à sa couture,
Jetait sur son époux de longs regards émus.

Avisseau tout à coup se leva : « Je n'ai plus
Que cet espoir, dit-il ; de l'or ! oui, l'or recèle
Ce qui me fuit toujours, ce qu'à grands cris j'appelle ;
A ce rouge indécis, faux, terne, inconsistant
Que j'ai pu composer, ce métal s'ajoutant
Me donne la couleur franche, ardente et vermeille !
Mais ce métal, hélas ! ce qu'une aile d'abeille
En montre dans son vol, je ne l'ai pas ici....
L'or a peur d'un logis où l'hiver est transi ;
Du Pactole jamais le moindre flot n'y roule,
Ou bientôt s'y tarit, quand un filet y coule.
Pourtant c'est le salut !... Nouvelle énigme encor
A déchiffrer.... de l'or !... Comment faire de l'or !...
Palissy, je t'invoque en ce moment suprême !
Au bout de trois cents ans j'ai repris ton problème,
Et honteux, — non pour toi, — du mépris des humains,
Ramassé tes pinceaux échappés de tes mains !
J'avais, pour me guider, ton nom comme une étoile
Et, pour me soutenir, ma foi que rien ne voile ;

Et, comme toi, j'ai vu d'un rire inconscient
Le vulgaire accueillir mon effort patient.
Toi, tirant ton espoir d'une frêle donnée,
Moi, recherchant partout ta trace abandonnée,
Nous avons tous les deux, bravant la pauvreté,
Fait d'un superbe rêve une réalité !
On dirait que ton âme, en moi ressuscitée,
Recommence le cours de sa vie agitée,
Et qu'ayant mérité l'inestimable honneur
De souffrir pour un art dont tu fus l'inventeur,
Tu vas passer en moi par le même supplice.
Soit! que ton nom encor par mes œuvres grandisse !
Puisqu'il n'est sans martyrs pas de religion,
Je ne recule pas devant ma passion. »

Un moment exalté par l'excès de sa peine,
L'artisan retomba sur l'escabeau de chêne ;
Et pendant quelque temps on l'entendit encor
Murmurer comme Faust : « De l'or ! Il faut de l'or ! »

Du moins dans son malheur, dans ses heures de lutte
Où l'espoir du succès et l'effroi de la chute
Se disputaient son cœur, Avisseau n'eut-il pas
Ce démon du foyer, qui jusques au trépas
Tortura Palissy sans répit et sans pause ;
Non ! — Sa compagne à lui comprit ce que la cause

De l'avenir a droit d'exiger du présent.
C'est elle, regardez ! qui d'un pas frémissant
S'approche de la table où sanglote l'artiste !
Elle a tout entendu ; son regard doux et triste,
Obscurci par les pleurs, contemple avec amour
Ce front illuminé par un reste de jour.
Un sourire divin anime son visage :
Un nouveau sacrifice a séduit son courage.
Il ne peut rien sans l'or ! — Elle en a ! que ce soit
Son plus cher souvenir, qu'importe ?... de son doigt
Elle ôte, sans pâlir, son anneau, l'alliance,
Qu'eût même disputée à la faim sa vaillance ;
Et sans que de sa voix le moindre tremblement
Pût faire soupçonner un intime tourment,
Vers l'homme qu'elle admire étendant sa main grêle :
« Puisqu'il te faut de l'or..., voici de l'or, » dit-elle (1).

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Puis quand, devant la foule, il tire le rideau
Qui couvre son chef-d'œuvre.... elle acclame Avisseau.

Avisseau, nom charmant composé pour la rime,
Nom d'un prédestiné de la céleste cime !

(1) Historique.

N'es-tu pas, en effet, le peintre des oiseaux,
Des poissons argentés, des fleurs et des ruisseaux?
Qui mieux que toi saurait, près des sources limpides,
Placer sur les roseaux ces insectes splendides
Qu'à l'abri du rocher guette un martin-pêcheur?
De quel amour du vrai, de quel esprit chercheur
Est empreinte à nos yeux la moindre de tes œuvres!
Nous frémissons à voir se glisser tes couleuvres!
L'onduleux mouvement que donnent leurs longs corps
Aux brindilles des bois si belles pour décors
Communique un frisson! Le reptile, l'ortie,
Ce qui n'éveille en nous aucune sympathie,
Ce qui meurt ignoré, ce qui croît au hasard,
L'herbe qui dans les champs quête en vain un regard
Devenaient sous tes doigts de merveilleuses choses....
Et tes chardons rendaient envieuses les roses!

UN GARNI DU FAUBOURG ***, A TOURS

I.

LE GARNI

Là vivent dans l'opprobre et le gueux et la gueuse.
Vous connaissez la rue : un coupe-gorge ou pis.
Des placards en lambeaux couvrent des murs crépis,
Dans les pavés mal joints roule une eau savonneuse.

La maison prête à choir, comme un chiffonnier gris,
Surplombe en s'affaissant la boutique vineuse,
D'où la paresse sort plus sombre et plus haineuse ;
En bas, c'est l'assommoir ; en haut, c'est le taudis.

De distance en distance un trait fin de lumière
Éclaire ce garni hanté par la misère,
Sur la cime du toit glisse un rayon vermeil.

Les balcons délabrés ont des loques sordides,
Le porche étroit et noir rend des senteurs humides,
Tandis que le ciel bleu se remplit de soleil.

—

II.

L'HABITANT

Dans des vases grossiers qui n'ont rien des Étrusques,
Il puisa son ivresse au cabaret fumeux ;
Il en sort, titubant parfois en des sauts brusques,
Et glisse, en hoquetant, sur le pavé fangeux ;

Il roule en un bourbier, et de la crotte jusques
Aux yeux comme un barbet, se relève hideux,
Puis de nouveau s'empiège aux lamentables frusques
De ces femmes sans nom, fleurs des trottoirs poisseux.

Son cerveau s'est rempli de vapeurs délétères,
C'est du plomb, non du sang, qui roule en ses artères ;
Il ne sent plus son bras, et son pouls qui battait

A coups pressés naguère en ce moment se tait ;
Il s'écroule ivre-mort, et sa lèvre tirée
Bave le tord-boyaux sur sa blouse emplâtrée.

LES BIBLIQUES

EN PALESTINE

Salut, ô Palestine! ô berceau vénérable
Du Fils du charpentier, né dans une humble étable,
Salut! salut, pays en légendes fécond
Où partout au chercheur l'écho des temps répond;
Sol avare à l'excès comme à l'excès prodigue ;
Source tarie hier, demain torrent sans digue ;
Qui, lorsque le soleil darde au plus haut des cieux,
Le brave face à face et lui rend feux pour feux.

Tout est silencieux ; mais quel muet langage !
Hysopes odorants, cèdres au noir feuillage,
Térébinthes en fleurs aux rochers suspendus,
Cactus nains et nopals dans la plaine perdus,
Aloès en buissons, flexibles azalées,
Plants d'oliviers, palmiers aux feuilles étalées,

Et bouquets de figuiers dont le panache vert
Frissonne et se dessèche au souffle du désert ;
Et torrent du Cédron qui bouillonne et murmure
Sur un lit de grenats ; toute cette nature
Où vit à chaque pas quelque grand souvenir,
Non moins que du passé, parle de l'avenir.

Il n'est point une motte, une butte, une roche
D'où ne s'exhale une hymne, une plainte, un reproche.
Tout y sert de leçon, la vertu, le péché !
Quoi de plus grand que Job sur son fumier couché !
Entre l'ange et Jacob quelle lutte plus belle !
Quel rêve plus humain que la divine échelle !

Sous l'œil du Pharaon, frissonnant de terreur,
Quand la mer Rouge au fond de ses flots en fureur
Vient d'engloutir guerriers et chars, voici Moïse
Qui, prêt à s'élancer vers la terre promise,
Rend grâce à l'Éternel dont le bras tout puissant
A frappé l'oppresseur et sauvé l'innocent.
Voici du Sinaï l'appareil redoutable :
La foudre pour héraut et la pierre pour table,
Jusqu'en ses fondements la roche s'ébranlant,
Dans un ardent buisson Jahveh même parlant ;
La colonne de feu tour à tour claire et sombre ;
Dans le désert de Sin les prodiges sans nombre ;

Le peuple-élu dressant un autel au Veau d'or
Quand il croit que son Dieu le délaisse ou s'endort ;
Sous la robe de lin et l'éphod d'hyacinte
Le grand pontife Aron encensant l'Arche sainte ;
La Terre engloutissant les amis de Coré ;
Dans les champs de Moab Josué consacré,
Dénombrant les Hébreux et contre l'Idumée
Des plus vaillants soldats ne formant qu'une armée ;
Pour Israël vainqueur le soleil arrêté ;
Gédéon ; Jonatham ; la fille de Jephté
Qui, vouée au trépas, s'en va dans les montagnes
Pleurer, pendant deux mois, auprès de ses compagnes.

Ici c'est Samarie et là-bas c'est Endor,
L'ombre de Samuel y semble errer encor.
Là vécurent Sara qui, pendant sa vieillesse,
Mit au monde Isaac, l'enfant de la Promesse ;
Rebecca qui, vers Dieu faisant monter sa voix,
D'Ésaü, de Jacob devint mère à la fois ;
Lia ; Rachel ; et puis la fameuse inspirée
Déborah ; puis Judith, meurtrière sacrée,
Qui s'en va pour sauver le peuple d'Israël,
D'un autre Sisara se faisant la Jahel,
Souriante, affronter le monstre en sa caverne,
Et trancher de sa main la tête d'Holopherne ;

Puis Ruth dont la beauté, le charme, la candeur
Obtiennent grâce auprès de Booz, son seigneur.

Cette demeure obscure et maintenant muette
A retenti jadis des chants du roi-prophète.
A cette même place étaient les beaux jardins,
Où tremblant et caché par l'ombre des jasmins,
Du bord de la terrasse aux regards dérobée,
Sans aucun voile au bain il surprit Bethsabée.
Plus de vasques de marbre et plus d'ombrages frais,
Le temps a renversé le Prince et le palais.
Seules, quand l'aube naît, les abeilles sauvages
Aux roses de Sarôn commencent leurs ravages,
Apportant sans relâche, aux lueurs du matin,
Dans le tronc creux d'un chêne un utile butin ;
Et la palombe fait sur la branche irisée
Luire son aile bleue humide de rosée.
Parfois un aigle brun, au cou blanc, aux pieds d'or,
S'élance de son aire en un rapide essor,
Tandis qu'un lézard vert qui s'éveille et qui rôde
Étale en plein midi sa robe d'émeraude,
Et qu'aux flancs d'un coteau qui surplombe un ravin,
La chèvre, en bondissant, broute le romarin.

Sur ce tertre autrefois s'élevait dans sa gloire
Ton temple, ô Salomon ! l'or, le jaspe et l'ivoire,

Et les bois précieux du Liban apportés,
Et par d'adroits ciseaux artistement sculptés,
Miroitaient en ces lieux où s'ouvrent les repaires
Des plus vils animaux, chacals, loups et vipères.
De tes murs écroulés déchiffrant les débris,
Le savant cherche en vain le superbe parvis
Où les anges de Dieu, de leur verge sonore
Battirent jusqu'au sang l'impie Héliodore.

Ta ville aussi n'est plus qu'une ombre de cité ;
Mais qu'elle est imposante en sa caducité !
Nul sans être touché ne foule cette terre
Dont éclate partout l'auguste caractère,
Et qui, par ses malheurs comme par ses hauts faits,
S'entoure d'un renom qu'on n'oubliera jamais.

Toi, plus frappée encor, où te chercher, Sodome ?
Séjour que l'animal fuit aussi bien que l'homme,
Plus nu, plus dépouillé que les champs par la faux,
Le pâtre de ton sol détourne ses troupeaux.
Sous les rayons brûlants de l'astre qui l'embrase,
Le reptile visqueux s'agitant dans la vase
Que la mer Morte épand sur son bord attristé
Est dans ces lieux maudits le seul être jeté.

Ah ! construisez des tours, élevez des barrières,
Si la main du Seigneur n'en pose pas les pierres,

Tout croulera bientôt, maisons, temples, palais.
D'un quadruple granit ceignez-les, couvrez-les ;
Entourez de fossés vos murs, vos citadelles ;
Confiez vos remparts à des gardes fidèles ;
Choisissez dans les rangs les plus braves soldats ;
Inutiles efforts, si Dieu ne veille pas !

D'une peau de mouton composant leur parure,
Du plus frugal repas faisant leur nourriture,
La tête et les pieds nus, hâves d'austérité,
La parole éloquente en sa sincérité,
Élie, Osée, Amos, Jérémie, Isaïe
Flétrissaient de ce seuil, — sous la pourpre haïe
Qui ne put les soustraire aux vengeances du ciel, —
Avec l'indigne Achab, l'infâme Jézabel.

Sur ces degrés est mort l'aîné des Macchabées ;
Ces portes sous ses coups en morceaux sont tombées.

Voici Cana, Sichar, le lac Génésareth,
Les sources du Jourdain ! Et voilà Nazareth !...
Nazareth ! Tu n'es plus qu'un roc dans les broussailles ;
Ta citerne est à sec ; au ras de tes murailles
La ronce croît en paix et tente le chameau
Que l'Arabe, en courant, chasse vers le ruisseau ;
Mais Jésus a grandi dans tes pauvres ruines,
Jésus a parcouru tes plaines, tes collines ;

Il songeait chaque jour dans ce bouquet de bois
Où la nuit, en tombant, le trouva bien des fois.
Il but à tes cours d'eau, dormit sous tes feuillages,
Et c'est pourquoi ton nom brille vainqueur des âges.

Pour tous les pèlerins vers tes bords attirés
Que d'autres lieux encor le Maître a consacrés !
Dans ce désert sans arbre et sans herbe et sans onde
Satan lui proposa les royaumes du monde ;
De ce plateau crayeux aux plis accidentés
Les démons dans la mer furent précipités ;
Ce vieux puits est le puits de la Samaritaine
Où la religion se fit vraiment humaine ;
Ce val est Josaphat ; ce sommet, le Thabor
Dont le front radieux se ceint d'un nimbe d'or ;
Et cet autre, cachant sous le buis ses os rudes
Est le mont trois fois saint des huit béatitudes.

Tremble, toi, Bethsaïde ! Anathème sur toi,
Corozaïn ! Ta race a repoussé la loi.
Jusqu'au néant, hélas ! par les ans abaissée,
Pleure, ô Capharnaüm, sur ta splendeur passée.
Mais toi, triomphe, Hermon ! En te quittant, Jésus
A la veuve rendit un fils qui n'était plus.
Sois fière, ô Magdala ! Ta belle pécheresse
Prosterna sur ton sol sa tête enchanteresse,

Baissa devant le Christ ses grands yeux séducteurs,
Lui baigna les genoux de parfums et de pleurs,
Les baisa doucement, et de sa chevelure
Avec soin essuya baisers, larmes, souillure.

Voyez ce bourg assis au milieu des roseaux !
On dirait un nid frais de fauvettes des eaux
Caché sous les rameaux qu'un courant désaltère ;
Mais ainsi qu'au printemps la jeune primevère
Perce modestement sous les derniers frimas,
Attirant les regards qu'elle ne cherche pas,
De ce riant séjour ainsi les maisons blanches
Montrent dans le lointain leurs toits parmi les branches.
C'est Béthanie.... Alors, encore aimé des cieux,
Ce village embaumé, tiède et silencieux,
Aux saints jours où partout on prie et se repose,
Voyait, dans la saison qui fait ouvrir la rose,
Des filles de Sion le gracieux essaim
Venir chercher la paix et l'air pur dans son sein.
Le Christ, s'il n'avait pas où reposer sa tête,
Trouvait à Béthanie une sûre retraite,
Le logis de Lazare ; et Marthe le servait
Et Marie, à ses pieds, en l'écoutant rêvait.

Par cet étroit sentier qui contourne ce gouffre
Le Seigneur a marché, quand vers tout ce qui souffre,

Les pauvres, les petits et les simples de cœur,
Il se hâtait, le tendre et doux Consolateur.
Puis, lorsque l'heure vint de rejoindre son Père,
Ayant versé des flots d'amour et de lumière,
Il contempla le ciel d'un long regard et dit :
« Père, ce qu'il fallait que le monde entendît,
Ma voix l'a révélé.... Toutefois à la terre,
Pour que tout s'accomplisse, il reste un don à faire,
Le don de la victime ! » Et sur le Golgotha
Se dressa la croix sainte ; et le Juste y monta ;
Et le roc tressaillit jusque dans ses entrailles ;
La terre sans soleil crut à ses funérailles.

L'ÉPOUSE BIBLIQUE

PARAPHRASE DU PROVERBE XXXI

Heureux l'homme dont le partage
Est cette femme forte et sage
Que nous peignent les livres saints;
Il peut, certain de sa prudence,
La mettre dans la confidence
Du plus secret de ses desseins.

Le zèle actif qui la dévore
S'empare d'elle dès l'aurore,
De ses serviteurs elle a soin :
Elle-même fixe leur tâche;
Sa vigilance, sans relâche,
Les préserve de tout besoin.

Si le malheur s'abat sur elle,
Devant cette épreuve cruelle
Son noble cœur est sans émoi;
Et les dangers les plus extrêmes,
Qui font trembler les forts eux-mêmes,
Ne lui causent aucun effroi.

Quelque ennemi qui la menace,
Sans pâlir elle lui fait face :
Du pied elle écrase l'aspic ;
Elle affronte, calme et sereine,
Du dragon la fétide haleine
Et l'œil mortel du basilic.

Semblable à la source d'eau vive
Pleurant, à l'ombre de la rive,
Le lis, sa joie et son orgueil,
Perd-elle un être qu'elle adore,
Sous un front qui sourit encore
A tous elle cache son deuil.

Vienne l'hiver et son cortège
De bise, de glace et de neige,
Nul ne les craint dans sa maison;
Tous les siens ont, comme leur reine,
Un double vêtement de laine
Pour braver la rude saison.

Son époux, dans les assemblées,
Des étoffes qu'elle a filées
Entre vêtu, plein de splendeur ;
Parmi les princes il s'avance,
Et l'on exalte, en sa présence,
Celle qui lui fait tant d'honneur.

De son amour constamment digne,
Elle est cette fertile vigne
Dont les présents semblent si doux ;
Et lui qu'épargne la tristesse,
La vendange dans l'allégresse
Malgré l'effort des vents jaloux.

Mieux qu'une autre ne sait le faire,
Sans cesse attentive à lui plaire,
Elle charme tous ses instants ;
Elle est d'une douceur pareille
Au miel que compose l'abeille
Des sucs les plus purs du printemps.

Au sein d'une race grossière,
Elle se dresse haute et fière ;
Telle, sur l'aride gazon,
Entre les œnanthes flétries,
D'un cèdre, l'honneur des prairies,
Monte la belle frondaison.

Sa vue écarte l'imposture ;
Elle ferme la bouche impure
Des lâches calomniateurs,
Et l'innocence qu'elle venge
Couvre, en célébrant sa louange,
Ses pas de baisers et de fleurs.

Tous sont comblés de ses largesses,
Elle offre au pauvre ses richesses,
Au faible son puissant crédit.
Voisins, amis, parents et frères
Rendent hommage à ses lumières
Qu'on n'invoque jamais sans fruit !

Par sa bonté, par sa parole,
Elle ranime, elle console,
Elle plaint quiconque a souffert :
Elle est la colombe de l'arche
Qui réjouit le patriarche
En lui portant le rameau vert.

Elle est, dit encore le Sage,
Comme la nef, qui, du rivage,
Vers la haute mer prend l'essor ;
Et, victorieuse de l'onde,
Rapporte, des confins du monde,
Le diamant, la perle et l'or.

Ses lèvres, où la joie éclate,
Brillent comme un fil écarlate ;
Et ses dents qu'on peut entrevoir
Sont, pour l'œil, plus éblouissantes
Qu'un troupeau de brebis luisantes,
Quand il remonte du lavoir !

Qu'avec grâce elle se balance!
Le palmier a moins d'élégance!
Et son sein qui fuit le regard,
Mais qu'on devine et qu'on admire,
Exhale un fin parfum de myrrhe,
D'aloès, d'encens et de nard.

Pour embellir son diadème
Elle emprunte de ses fils même
Un éclat riant et vermeil;
Ainsi la radieuse Aurore,
Tous les matins avant d'éclore,
Se revêt des feux du soleil.

Du Seigneur fidèle servante,
La mort n'a rien qui l'épouvante :
Un beau jour promet un beau soir;
Elle s'endort, quand la nuit tombe,
Du sommeil glacé de la tombe
Que réchauffe un rayon d'espoir.

MAXIMES ET PARABOLES ÉVANGÉLIQUES

I.

LE BON SAMARITAIN (1)

— « Quel est le précepte suprême? »
Demandait au Christ un docteur.

— « Aimer son Dieu d'esprit, d'âme et de cœur,
Et son prochain comme soi-même. »

— « Mais ce prochain, qu'il faut que j'aime,
Quel est-il ? » dit le zélateur.

— « Écoutez !
Sur la voie, alors déserte et sombre,
Qui jusqu'à Jéricho par maints détours conduit,
Des voleurs attroupés, au tomber de la nuit,
Surprirent un passant ; — accablé par le nombre,
Bientôt il reste là gisant,
Dépouillé, demi-mort et noyé dans son sang.
Survient un prêtre.... et ce prêtre l'évite.
L'instant d'après, c'est un lévite

(1) Saint Luc, ch. x.

Qui s'avance, regarde et poursuit son chemin.
Enfin passe un Samaritain ;
Ayant ouï gémir, il s'approche, et soudain
De l'état de son frère il s'émeut et s'effraie ;
Il étanche le sang qui sort de chaque plaie,
Y verse de l'huile et du vin,
Les bande ; et puis au bourg voisin
Sur son cheval lentement il transporte
Le blessé que le ciel a commis à ses soins.
Et tirant deux deniers pour les premiers besoins :
« S'il faut, dit-il à l'hôte, une somme plus forte,
Comptez sur moi, je reviendrai demain. »

« Lequel des trois vous semble le prochain
Du voyageur attaqué sur la route ? »

— « Cela ne soulève aucun doute,
Répondit le docteur ; son prochain c'est celui
Qui, se montrant pitoyable envers lui,
Le secourut dans ce péril extrême. »

— « Allez, lui dit Jésus, et vous faites de même. »

—

II.

LA CHARITÉ (1)

La charité toujours est tendre au misérable.
Loin de se réjouir des disgrâces d'autrui,
Elle tremble, elle pleure, elle souffre avec lui
Et tend à son malheur une main secourable.

En faveur du remords pardonnant au coupable,
Souriant à l'ingrat qui l'abreuve d'ennui,
Elle se voue à tous, demain comme aujourd'hui,
De répugnance autant que d'orgueil incapable.

Sentiment qui n'a rien d'étroit,
C'est au bien seulement qu'il croit ;
Par ses actes même il s'atteste

Plus généreux que n'est l'amour,
Car sans choix il se manifeste
Et n'exige pas de retour.

(1) Saint Paul, *Épîtres.*

III.

LES LIS DE LA MONTAGNE (1)

Dieu paie au poids de l'or ce qu'on fait pour lui plaire,
Cherchez donc des trésors qui ne puissent périr,
Que la rouille et les vers ne sauraient vous ravir;
Sachez qu'un verre d'eau trouvera son salaire.

Amassez pour le ciel où vous avez un père,
Sans dire : « Qu'aurons-nous demain pour nous nourrir ? »
Regardez ces oiseaux : les laisse-t-il mourir ?
Il pourvoit aux besoins de tout être sur terre.

Et ces lis qu'il revêt de tant de pureté
Que Salomon lui-même enviait leur beauté,
Est-ce qu'ils ont filé leur splendide parure ?

Non, ils ne doivent rien qu'à sa large bonté.
Vous, faites donc comme eux et comme la nature.
Dieu n'abandonne pas sa moindre créature.

(1) Saint Matthieu, ch. VI.

IV.

L'AVARE (1)

Vanité de l'espoir qui s'attache à la terre !
Vanité des calculs où se complaît le cœur
Quand sur l'argile seule il fonde son bonheur!

Regardez cet avare ! en sa maison prospère
Il mesure de l'œil ses greniers trop étroits,
Prêts, la moisson battue, à fléchir sous le poids;
Et d'un nouvel orgueil reluit sa mine altière.
« Grâce à mon or, dit-il, ne puis-je avant un mois
M'en bâtir d'aussi grands que des palais de rois?
J'y serrerai mes grains ; pour mon âme ravie,
Dans un calme délicieux
S'écouleront les jours que me doivent les cieux....
Au gré de ses désirs l'opulence est servie!...
Commençons dès demain ! »
Il comptait sans la mort.
Le lendemain, près de son coffre-fort,
L'aurore le trouva sans vie.

En vérité, je vous le dis,
Vous tous que l'or a pris dans son piège funeste,
Avec cet or impur faites-vous des amis :
Peut-être en leur faveur vous verrez-vous admis
Un jour au royaume céleste.

(1) Saint Luc, ch. XII.

V.

LES ŒUVRES DE MISÉRICORDE (1)

« Selon qu'il se sera comporté sur la terre,
Chacun de vous plus tard au ciel sera traité.
Il recevra le prix qu'il aura mérité
Sur sa façon d'agir à l'égard de son frère.

« Entrez, dirai-je, ô vous, les bénis de mon Père !
J'avais faim, j'avais soif : vous m'avez assisté ;
J'étais nu : vous avez couvert ma nudité ;
Indigent : vous avez secouru ma misère. »

— « Mais, ô Maître, en quel lieu, quel jour nos heureux soins
Ont-ils guéri ces maux, soulagé ces besoins ?
Qu'a jamais pu pour vous tenter notre faiblesse ? »

— « Ce vieillard sans abri, cet enfant souffreteux,
Ce malade en danger et ce pauvre en détresse,
C'était moi ; votre cœur sut me connaître en eux. »

(1) Saint Matthieu, ch. xxv.

VI.

LES BÉATITUDES (1)

Heureux les doux ; eux seuls possèderont la terre.
Heureux l'humble d'esprit ; il sera grand aux cieux.
Heureux celui qui pleure ; en sa peine éphémère
C'est la main du Seigneur qui sèchera ses yeux.

Heureux ceux que la soif de la Justice altère ;
Ils pourront l'étancher aux saintes eaux. Heureux
Qui fait miséricorde et pardonne à son frère ;
Pour lui-même on sera miséricordieux.

Heureux le pacifique ; il est vrai fils du Père.
Heureux l'homme au cœur pur ; il verra Dieu là-haut.
Heureux qui pour le Droit endure la misère,

La persécution et la mort, s'il le faut ;
A cette âme d'apôtre héroïque et sincère
Le royaume éternel ne fera pas défaut.

(1) Saint Matthieu, ch. v.

—

VII.

LE JUSTE (1)

Le bien que fait le juste est le secret du ciel,
Pour s'en vanter surtout jamais il ne le conte ;
Ce que sa droite donne en secours fraternel,
Sa main gauche l'ignore ; il semble en avoir honte.

S'exhalant en parfum aussi doux que le miel,
L'odeur de ses vertus vers Dieu dans l'ombre monte ;
Elle arrive, encens pur, aux pieds de l'Éternel,
D'une obole qu'on donne en son nom Il tient compte.

L'homme, en effet, pour Lui ne vaut que par le cœur ;
L'ignorant humble efface un orgueilleux docteur.
Le dernier qu'Il appelle au travail de sa vigne

Reçoit souvent, le soir, autant que le premier.
Salomon sur son trône et Job sur son fumier
Aux regards du Seigneur sont sur la même ligne.

(1) Saint Matthieu, ch. VI.

VIII.

PRÉCEPTES (1)

Si vous avez procès avec quelque adversaire,
S'il veut votre tunique, — avant que de plaider, —
Donnez votre manteau pour terminer l'affaire ;
Et ne négligez rien pour vous accommoder.

S'il frappe votre joue, il vous faut sans colère
Tendre l'autre ; avant tout sachez vous posséder ;
Croyez votre salut le seul bien nécessaire :
Par ce haut intérêt vous devez vous guider.

Arrachez-vous l'œil droit, s'il vous est un scandale ;
S'il vous est un scandale, amputez-vous le pied....
Le céleste courroux est chose plus fatale

Qu'être borgne et qu'avoir un membre estropié ;
Mieux vaut entrer manchot dans la vie éternelle
Que brûler, conservant une main criminelle.

(1) Saint Matthieu, ch. V et XVIII, et saint Luc, ch. VII.

IX.

AMOUR DE DIEU (1)

On ne peut pas servir deux maîtres à la fois ;
Pour posséder plus tard le céleste héritage
Entre Mammon et Dieu vous devez faire un choix,
Car le Seigneur ne veut souffrir aucun partage,

Conformez-vous partout et toujours à ses lois,
En n'oubliant jamais que l'homme est son ouvrage ;
Répondez avec zèle à l'appel de sa voix ;
Soyez-Lui dévoué dès votre plus jeune âge ;

Adorez-Le Lui seul, sachant qu'Il est jaloux ;
Abandonnez pour Lui les biens de cette terre,
Amis, proches, enfants, et femme, et père, et mère,

Et chaque affection qui vous serait trop chère ;
Un tel renoncement vous deviendra très doux :
Le plus pur des amours sait les remplacer tous.

(1) Saint Matthieu, ch. VI.

—

X.

L'ENFANT PRODIGUE (1)

Un homme eut deux enfants. Le plus jeune à son père
Dit : « De mon héritage avancez-moi le prix ! »
Le vieillard, par bonté, donne à son second fils
Une part de ses biens ; puis en terre étrangère
Celui-ci, bien nanti, s'en va, car dans son cœur
Roulent mille projets de gloire et de bonheur.
Mais la jeunesse est ardente et légère :
Par le dissipateur de débauche altéré,
Le trésor des aïeux fut bientôt dévoré.
Abandonné de tous, il pleurait sa ruine
Lorsque, pour comble, une affreuse famine
Le réduit, chez un maître, à garder les pourceaux,
Et, dans sa détresse profonde,
Ses avides regards enviaient les morceaux
De fruits pourris, rebuts de leur pâture immonde,
Sans que personne eût pitié de sa faim.

Comment ! gémissait-il, le dernier mercenaire
En ce moment, peut-être, au foyer de mon père
S'endort rassassié de pain,
Et moi je me meurs de misère !

(1) Saint Luc, ch. xv.

C'en est trop ! Je me lèverai
Et j'irai vers mon père, et je l'implorerai
Par ces mots : « J'ai péché, mon père,
Contre le ciel et contre vous.
Votre enfant n'est plus digne, hélas ! d'un nom si doux ;
Traitez-moi comme un mercenaire. »

Et se levant, il part et ne s'attarde pas.
Le vieillard, qui le voit de loin, sent sa tendresse
S'éveiller à l'aspect d'une telle détresse ;
Vers lui, tout frémissant, il court, et dans ses bras,
Les yeux baignés de pleurs, longuement il le serre....
Le fils dit : « J'ai péché, mon père,
Contre le ciel et contre vous.
Votre enfant n'est plus digne, hélas ! d'un nom si doux ;
Traitez-moi comme un mercenaire. »

Mais le vieillard séchant ses pleurs :
« Allez, fait-il aux serviteurs,
Qu'ici chacun se réjouisse !
Qu'on apporte pour lui sandales et manteau ;
Qu'on mette à son doigt cet anneau,
Et pour le festin qu'on rôtisse
Le veau le plus gras, le plus beau.
J'entends fêter ce jour propice :
Mon fils longtemps perdu rentre en bonne santé ;
Il était mort, mon fils ; il est ressuscité! »

Pendant qu'ils épanchaient leur joie,
L'aîné, sorti pour le travail des champs,
Revenait au logis, et l'écho lui renvoie
Le bruit inattendu de la danse et des chants.
Un serviteur passe, il l'appelle :
« Qu'arrive-t-il chez nous? » — « Maître, grande nouvelle!
De votre jeune frère on fête le retour.
Pour mieux lui marquer son amour,
Votre père a voulu qu'on servît à sa table
Le veau gras, l'honneur de l'étable. »

L'aîné, plein de rancœur, refuse de rentrer.
Le père alors sort et l'en prie ;
Mais il répond : « Sans jamais murmurer
A vous servir j'ai dévoué ma vie,
Tandis qu'au seul plaisir sa jeunesse asservie,
Pour des filles, a tout dévoré sans pudeur ;
Et puis c'est le veau gras qu'on tue en son honneur,
Quand chez nous il se réfugie !
Et jamais même d'un chevreau
Vous ne m'auriez fait le cadeau
Pour traiter mes amis, s'il m'en eût pris envie ! »
— « Vous étiez près de moi ; rien ne vous y manquait ;
Tous mes biens sont à vous.... Mais par un grand banquet
Ma table avec raison, mon fils, s'est réjouie :
Votre frère perdu rentre en bonne santé ;
Il était mort, vous dis-je, il est ressuscité! »

XI.

LES PERLES AUX POURCEAUX (1)

Gardez-vous de jeter vos perles aux pourceaux,
Et de donner aux chiens ce qu'il faut qu'on vénère,
Car ces vils animaux les fouleraient à terre
Ou se retourneraient pour vous mettre en morceaux.

Ne prêtez pas l'oreille à des prophètes faux;
Ces docteurs du mensonge ont beau se contrefaire,
De leurs déguisements on perce le mystère,
Loups dévorants couverts en vain de peaux d'agneaux.

Celui-là seul est juste et seul est le vrai sage
Qui se montre attentif aux choses que je dis,
Les croit et les pratique avec un cœur soumis;

Il bâtit sur le roc et se rit de l'orage.
Puis, lorsqu'il meurt, — selon ce qui lui fut promis, —
Il recueille sa part du céleste héritage.

(1) Saint Matthieu, ch. VII.

XII.

LA POUTRE ET LA PAILLE (1)

Que tous vos jugements respirent l'équité ;
N'essayez point de rendre injure pour injure ;
Fuyez la calomnie ; évitez l'imposture ;
Parlez sans médisance et sans malignité.

Pour qui vous veut du mal soyez pleins de bonté ;
Aimez vos ennemis d'un amour sans mesure ;
La vengeance parfois sous la justice pure
Se cache, préférez toujours la charité.

Les défauts qu'on se plaît à trouver chez les autres
Bien souvent ne sont pas à comparer aux nôtres ;
Tremblez de vous laisser aveugler par l'orgueil

Et d'écouter l'esprit d'envie et de colère.
Retirez tout d'abord la poutre de votre œil,
Avant de voir la paille en l'œil de votre frère.

(1) Saint Luc, ch. VI.

XIII.

L'IVRAIE ET LE BON GRAIN (1)

Un homme avait semé dans son champ du bon grain ;
Son ennemi, la nuit, y mêle de l'ivraie.
Le laboureur la voit qui pousse ; il s'en effraie,
Tant l'herbe parasite envahit le terrain.

De l'arracher, hélas ! il tenterait en vain;
Car l'une et l'autre graine, et la fausse, et la vraie,
Enchevêtrent si bien leurs plants dans chaque raie
Qu'au hasard sur les deux s'égarerait sa main.

La semence du ciel en périrait peut-être ;
Laissons mûrir l'épi pour mieux les reconnaître ;
Le moissonneur alors pourra plus sûrement

Des gerbes sans valeur séparer le froment,
Conservant celui-ci pour les greniers du maître,
Lorsqu'au feu celles-là serviront d'aliment.

(1) Saint Matthieu, ch. XIII.

XIV.

LE MAITRE ET LES VIGNERONS (1)

Un père de famille en son modeste avoir
Plante une vigne, la renferme,
Y bâtit une tour, y construit un pressoir
Puis à des vignerons l'afferme
Et s'en va s'établir au loin.

Or, l'automne approchant, il confia le soin
A ses vieux serviteurs d'y faire la vendange.
Les fermiers, que leur vue importune et dérange,
En blessent quelques-uns, mettent le reste à mort.

D'autres qu'il leur envoie éprouvent même sort.
Cette fois, c'est son fils, que leur mande le maître :
« Son fils, croit-il, ils vont le respecter peut-être. »

(1) Saint Matthieu, ch. XXI.

« Venez, c'est l'héritier ! » disent les vignerons,
« Tuons-le ! nous possèderons
Cette vigne, son héritage ! »
Et par un nouveau meurtre ils satisfont leur rage.

Quand le maître viendra, quel sort à ces méchants
Réserve sa fureur juste autant qu'implacable ?

« Il les fera périr d'une mort misérable
Et louera son vignoble à de meilleures gens
Qui lui rendront des fruits une part équitable. »

—

XV.

LE PHARISIEN ET LE PUBLICAIN (1)

En ce temps-là, plus d'un, juste à ses propres yeux,
En était devenu vain et présomptueux
Et méprisait autrui ; reprenant la parole,
Jésus fit cette parabole :

« Deux hommes pour prier au temple sont montés :
L'un, — publicain au cœur humble, doux et sincère, —
S'arrête près du seuil et baisse la paupière ;
L'autre, — pharisien, pétri de vanités, —
S'approche de l'autel et debout, tête haute :
« Je te rends grâce, ô Dieu, moi pur de toute faute,
De ne pas ressembler au gros du genre humain,
Ramassis de voleurs, d'injustes, d'adultères,
Même de n'être pas comme ce publicain ;
Mes jeûnes, tu le sais, sont fréquents, sont austères ;
Je donne exactement la dîme de mon bien. »

(1) Saint Luc, ch. XVIII.

Au contraire gardant son modeste maintien,
Le publicain, qui jusqu'au sol s'incline,
Dit seulement : « Seigneur, Seigneur,
Ayez pitié de moi, misérable pécheur! »
Et de coups redoublés il meurtrit sa poitrine.

Je déclare que seul sortit justifié
Celui qui devant Dieu s'est seul humilié :
Car Dieu fait à l'orgueil une guerre sans trève;
Élève qui s'abaisse, abaisse qui s'élève. »

XVI.

LE PUITS DE LA SAMARITAINE (1)

Un jour, en Samarie, auprès d'une fontaine
S'assit, las du chemin, le maître vénéré,
Quand une femme y vint de la ville prochaine.
« Que je boive, donnez ! » dit Jésus altéré.

« — Entre vous, Juif, fit-elle, et moi, Samaritaine,
Qu'est-il donc de commun ? Nous avons adoré
En tout temps sur ce mont, objet de votre haine ;
Jérusalem pour vous est le seul lieu sacré. »

« — L'heure approche où, partout répandant sa lumière,
Dieu n'habitera plus dans des temples de pierre
Et n'acceptera plus des sacrificateurs

Le sang fumant des boucs, cette offrande grossière ;
Esprit pur, il demande à ses adorateurs
Le vrai culte, celui des âmes et des cœurs. »

(1) Saint Jean, ch. IV.

XVII.

L'ORAISON DOMINICALE (1)

Des païens, en priant, rejetez la façon;
Dieu connaît vos besoins avant votre prière,
Ne l'importunez pas d'une longue oraison;
Dites-lui seulement :
« Notre céleste père,
Que votre nom se voie ici sanctifié;
Que votre règne arrive et soit glorifié;
Que votre volonté, qui n'est qu'ordre et justice,
Comme au plus haut des cieux, sur terre s'accomplisse;
Qu'aujourd'hui comme hier votre divin amour
Accorde à notre faim le pain de chaque jour;
Que par vous de nos torts remise nous soit faite
Comme à nos débiteurs nous remettons leur dette;
Ne nous exposez pas à la tentation,
Mais sauvez vos enfants du mal et du démon. »

(1) Saint Matthieu, ch. VI.

LES HELVÉTIQUES

HYMNE A L'HELVÉTIE

Vivent de l'Oberland et les brillantes cimes,
Et les monts aux flancs noirs couronnés de sapins,
Et les grottes s'ouvrant aux parois des abîmes,
Et les pics surplombant d'insondables ravins.
Sur ces hauteurs que l'œil avec effroi contemple,
Déserts que le chamois parcourt en liberté,
L'artiste ému s'incline ainsi que dans un temple
Que Dieu marqua du sceau de son éternité.

Vive du Grindelwald la sauvage nature,
Où le glacier s'empourpre aux regards du couchant,
Où la neige, au printemps, marie à l'aventure
Ses perles, ses lapis, aux richesses du champ,
Où l'on entend le bruit du rocher qui s'écroule,
Miné par l'avalanche et les fougueux torrents,
Où le tonnerre gronde et dans l'espace roule
En le rayant sans fin de sillons fulgurants.

Dès que les éléments au dehors se déchaînent
Et se livrent entre eux des assauts de géants,
Que la tempête hurle et que les vents promènent
Des monceaux de débris dans les gouffres béants,
Et qu'éclatent partout ces craquements funèbres,
Des chalets ébranlés, des coteaux palpitants;
On dirait des démons luttant dans les ténèbres
Ou le ciel qui s'effondre aux efforts des Titans.

Mais voici du matin la brise harmonieuse,
Les nuages errants frangés d'opale et d'or,
Les murmures confus d'une aube radieuse
Où l'angelus se mêle au son perçant du cor.
Au front de ces sommets que le soleil mordore,
Avec l'aigle qui monte et se perd dans les airs,
Le cœur aussi s'élève ; il devine, il adore
L'Architecte, sublime auteur de l'Univers.

Et bientôt les vallons, les campagnes humides
Frémissent sous les bonds d'innombrables troupeaux ;
Alerte! voyageurs, touristes intrépides,
Déjà le laboureur a repris ses travaux.
Entendez-vous, là-bas, ces clochettes vibrantes,
Le jodel du berger, le refrain du pêcheur,
Le clapotis du lac aux ondes transparentes,
Le joyeux hallali de quelque heureux chasseur.

Ce spectacle pompeux transporte, enchante, enivre.
Il cause par instants d'indicibles frissons.
Là seul on se sent grand, là seul on se sent vivre,
Et notre âme entrevoit de nouveaux horizons.
Loin d'un monde grossier aux passions mesquines,
Où la vertu se voile au triomphe du mal,
Qu'il fait bon y chercher ces extases divines,
Reflets avant-coureurs du bonheur idéal !

AUX BORDS DU LÉMAN

Vers le soir, lorsque l'air est pur et l'eau tranquille,
M'asseyant, bleu Léman, sur tes sables dorés,
Je contemple, rêveur, ton rivage fertile
Aux décors admirés.

Quel spectacle enchanteur, quand ta nappe immobile
Reflète du soleil les rayons empourprés,
Ou qu'un nuage blanc, y formant comme une île,
Court sur tes flots moirés !

Les barques des pêcheurs, nombreuses et légères,
Dans leur voile enchaînant les brises passagères
Voguent vers le couchant ;

Elles marchent de front ou par file s'allongent ;
Et du large parfois jusqu'au bord se prolongent
Les notes d'un beau chant.



LA CHUTE DE LAUFFEN

Le temps est sec et beau. Sur le roc qui la brise,
Comme un voile de gaze aux transparents replis,
La cascade amoindrie en faisceaux se divise :
Aux arêtes du marbre elle moule ses plis.

Des filets d'eau, divers d'épaisseur et de prise,
De leurs festons d'argent parent les éboulis,
Quand le fleuve, au-dessous fouetté par la brise,
De ses gouttes d'écume emperle les pâlis.

Dans la fine nuée
Qu'y forme sa buée,
Parfois un arc-en-ciel

Au soleil qui la dore
S'irise et s'évapore,
Comme un jeu d'Ariel.

LES ARDENNAISES

ODE A MON PAYS

Quand Dieu me rendra-t-il mon paisible village,
Et cet humble clocher noirci par maint orage,
Sous son antique croix,
Et tous ces champs témoins des jeux de mon enfance?
A leur aspect, en moi, renaîtront l'espérance
Et la joie à la fois.

Comme ils me semblent beaux ces temps que je regrette,
Alors que sur les flancs des monts ou sur leur crête,
Jeune et fort, je courais !
La combe solitaire et la grotte sonore
Répétaient tour à tour, dès la première aurore,
Mes accents les plus frais.

Une douce harmonie en ces lieux toujours règne,
Le ruisselet y rit à l'oiseau qui s'y baigne

Ou vole dans les airs,
La brise y vivifie et mouille de son aile
Les pacages en friche, emportant avec elle
L'odeur des taillis verts.

O puissante nature! ô grande enchanteresse!
Plus de toi l'on est loin et plus on s'intéresse
A ta fécondité.
Quoi de plus ravissant que tes eaux fugitives,
Tes champs de blonds épis ondulant sur les rives
Comme un lac agité?

Forêt silencieuse, aimable solitude,
Que j'aimais à rêver, libre d'inquiétude,
Sous tes nobles ormeaux,
A fouler les tapis de tes sentes paisibles
Où frémissent au vent les guirlandes flexibles
De tes riants arceaux!

Chaumière où je suis né, simple asile champêtre,
Dont le souvenir seul fait tressaillir mon être
Que n'es-tu mon abri?
Sous les hêtres touffus qui t'offrent leur ombrage,
Le calme reviendrait à mon front qu'avant l'âge
Les chagrins ont flétri.

Là, que m'importerait le vain fracas du monde ?
Hors de ses flots trompeurs la paix la plus profonde
A choisi ce séjour ;
Mon cœur enthousiaste, au sein d'une nature,
De haine et de vengeance éternellement pure,
S'enivrerait d'amour.

Là, mon pied plus léger foulerait un sol libre ;
Là, se réveillerait ma généreuse fibre,
Ce plus saint des penchants :
La recherche du bien, du vrai, de l'innocence,
Et pour le Créateur, dans ma reconnaissance,
Je n'aurais que des chants.

Tel qu'un rameau qu'on brise à son inflorescence,
Arraché presqu'enfant au lieu de ma naissance,
Voici que je me meurs !
Je me sens isolé même parmi la foule,
Et je vois mon printemps qui dans le deuil s'écoule
Sans joyeuses rumeurs.

Du rapide aquilon, ah ! que n'ai-je les ailes?
J'irais, j'irais revoir les plaines immortelles (1)
Où dorment mes aïeux,
Et d'où la Liberté, se dressant sur leur poudre,
Apparut à la France et frappa de sa foudre
Les tyrans orgueilleux.

(1) Valmy.

Si du moins tu voulais, aimable messagère,
Toi qui fuis tous les ans notre froide atmosphère
Pour de plus chauds climats,
Si tu voulais du moins, voyageuse hirondelle,
M'apporter au retour de la saison nouvelle
Une fleur de là-bas !

Blanc nuage, poursuis ta course aventureuse,
Effleure de nos pics la cime vaporeuse,
Et nos vastes forêts ;
Emporté dans ton vol de contrée en contrée,
Va caresser pour moi cette terre adorée,
Redis-lui mes regrets.

Mais plutôt, fol espoir, qui nourris en mon âme
De la soif du bonheur l'inextinguible flamme,
Ne berce plus mon cœur !
Rêves si purs, pourquoi m'attendrir jusqu'aux larmes ?
Peut-être l'avenir brisera de vos charmes
L'ineffable douceur... !

Chaque jour, lorsque l'aube entr'ouvre la carrière
Au roi du ciel assis sur son char de lumière,
Dans mon naïf transport
Je pense que, lassé de ma plainte importune,
Le Seigneur va daigner finir une infortune
Plus triste que la mort.

Mais ce jour lentement ainsi qu'un autre coule,
Déjà l'astre des nuits dans le firmament roule
Son disque lumineux.
Le songe se dissipe, et pleurant ma chimère,
Ma lèvre encor murmure une ardente prière
Et redouble ses vœux.

Que le malheur sur moi verse sa coupe amère,
Ton image toujours me sera tendre et chère:
Je t'aime, sol natal,
Quand de tes antres noirs sort la voix des tempêtes
Et que, sourde, elle gronde en tes gorges secrètes
Comme un monstre infernal!...

Je t'aime, sol natal, quand, perçant les nuages,
Tes sommets éclairés sur ces grands paysages
Dressent leurs flèches d'or.
Hélas! si, loin de toi, la mort, de sa main blême
Venait faucher ma vie, à mon heure suprême
Je t'aimerais encor...!



LA PATRIE

Que ce soit une plate et stérile campagne
Se déroulant sans fin sous un ciel gris et bas ;
Un marais où la fièvre éclôt de l'eau qui stagne ;
Une jungle grouillant de tigres, de boas ;

Un pauvre coin pierreux dans une âpre montagne ;
Un steppe recouvert en tout temps de frimas ;
Un désert où la faim a la soif pour compagne ;
Le plus ingrat des sols ; le plus dur des climats ;

C'est la terre natale entre toutes aimée !
Sa brise est la plus tiède et la plus parfumée,
Ses courants, les plus clairs, et ses fruits, les meilleurs.

Ce n'est que là qu'on vit, et l'on languit ailleurs !
Même aux lieux les plus beaux des pays de féerie,
On se sent exilé ; ce n'est pas la patrie !

CORNY

O mon berceau, Corny, contrée enchanteresse,
Délicieux Éden où fleurit ma jeunesse,
Me sera-t-il plus tard, au déclin de mes ans,
Donné d'aller revivre entre tes paysans ?
De mes erreurs d'hier l'âme désabusée,
Quel charme ce serait pour ma vie épuisée
De courir de nouveau dans son ancien chemin
Où la veille promet un meilleur lendemain.

Ces beaux lieux, je les vois ! Des collines prochaines
J'embrasse d'un regard les cimes et les plaines.
A l'horizon lointain, dans le creux du vallon,
Partout autour de moi le blé noir, le houblon,
Le trèfle et le sainfoin, au viorne, à la rose
Disputent les terrains que la Dione arrose.
Cependant sur la route où le platane croît
Projetant ses festons au mur qu'il trouve étroit,
La vigne aux grappes d'or et l'âcre ravenelle
Unissent leurs senteurs au parfum de l'airelle,
Et le souffle du vent qui frôle les roseaux
Se mêle harmonieux aux concerts des oiseaux.

Grassement fécondés par les eaux limoneuses
Qui gonflent au printemps les rivières fougueuses,
Aux flancs larges des monts se cachent des hameaux,
De modestes logis crépis au lait de chaux,
Dont la blancheur contraste avec les verts herbages
Et les arbres fruitiers aux plantureux ombrages.
La cerise et la prune, et l'abricot doré,
Et la pêche, et la pomme, et le fondant beurré,
Et cent fruits savoureux qu'engendre la culture
Montrent sur tous les points leur multiple parure.
Tandis que les brebis paissant dans les sentiers
Accrochent leur toison aux dards des églantiers,
Que le pâtre, fidèle à ses amours uniques,
S'essaie à les chanter sur ses pipeaux rustiques,
Et que son chien surveille et range le troupeau
Le long des bords moussus du limpide ruisseau,
Ici le laboureur, pressant ses bœufs dociles,
Déchire, en fredonnant, le sein des champs fertiles
Qui présentent l'aspect de la prospérité,
Et respirent la joie et la sérénité.
Là-bas d'un toit de chaume à travers le feuillage
La fumée, en montant, par un léger sillage
Indique qu'une mère attend là le retour
De ceux dont le labeur fournit le pain du jour.
Puis, quand viendra le soir, près du foyer antique,
Le grand-père installé dans son fauteuil gothique

Peut-être évoquera d'un héros d'autrefois
La vie aventureuse et les brillants exploits ;
Ou bien se reportant à sa première enfance,
De cet âge trop court de folle insouciance
Il saura retracer le charme et la candeur ;
Et père, mère, enfants applaudissent en chœur
Aux récits imagés d'un aïeul qu'ils vénèrent,
Et tous, pour mieux l'ouïr, plus près de lui se serrent.

Ah ! pourquoi n'ai-je pas mon petit coin aussi
Dans ce cercle où l'on semble ignorer le souci ?...

O village adoré, vers toi mon cœur s'élance ;
Je voudrais fuir Paris ; mais faisant violence
A tous mes goûts, le sort m'exile dans des lieux
Où tout les contrarie et leur est odieux.
Il ne peut pas du moins enchaîner ma pensée !
Elle vole vers toi, libre, débarrassée
Des liens détestés qui pèsent sur mon corps ;
Et ta vue idéale excite mes transports.

Reçois donc ce salut plein de vagues tristesses ;
Reçois ces vers empreints des plus pures tendresses,
Insuffisants échos de mes vœux de bonheur ;
Reçois mes souvenirs, mes regrets et mon cœur.

SOIR DE LA VIE

Eh ! qu'importe le rang si l'on fit bien sa tâche ?
Sur un passé d'honneur si l'on peut s'appuyer ?
Si, le cœur sans désir, on rentre à son foyer ?
Si son nom respecté n'est pas celui d'un lâche ?

Si, pour charmer le soir les heures de relâche,
On possède un vieux chien qu'on écoute aboyer,
Un livre qu'on relit sans fin sous un noyer,
Aliment savoureux qu'à loisir on remâche,

Pages où l'on entend comme une claire voix,
Le murmure indistinct des songes d'autrefois ?
Avec cela qu'on joigne un champ, un peu de vigne

Qu'on taille de sa main, jugeant toute autre indigne,
Quelques voisins choisis qui ne soient pas jaloux...,
Peut-on, en vérité, rêver d'un sort plus doux?

UN COIN DU PARADIS PERDU

Qui n'a rêvé près de la ville,
Témoin de ses premiers amours,
Quelque discret et frais asile
Pour s'y reposer de longs jours ?

Comme un autre j'ai fait mon rêve ;
Il est peut-être ambitieux :
Ce n'est pas un manoir qui lève
Son front supèrbe vers les cieux ;

Ce n'est pas de l'or ou des terres ;
Mes souhaits seraient superflus.
Ce n'est pas le toit de mes pères ;
Les hôtes aimés n'y sont plus !

Ce n'est pas la demeure calme
Qu'au sein des fleurs je vois là-bas :
D'un travail béni c'est la palme ;
Un tel prix ne m'appartient pas.

Mais près du seuil qui m'a vu naître,
Où mon enfance s'écoula,
Il est.... (Chacun doit le connaître,
Car une croix vous dit : c'est là !)

Il est un champ où l'herbe pousse,
Bien nommé le champ du repos.
J'en voudrais six pieds sous la mousse
Quand mes yeux enfin seront clos.

Que de compagnons du jeune âge,
Que de parents et que d'amis,
Que de femmes au doux visage
Sont là pour toujours endormis !...

Les voix des enfants de la ville
Y montent en joyeux concerts,
Sans troubler le sommeil tranquille
Dont jouissent tant d'êtres chers.

Par un étroit sentier en pente
On arrive à ce dernier port,
La fleur embaume, l'oiseau chante....
La vie à côté de la mort !

Bien souvent des couples fidèles,
Dans un baiser qui les unit,
Se parlent d'amours éternelles,
Sur ce chemin où tout finit.

On est bien là.... Puisque tout tombe,
L'homme au trépas, l'onde au ruisseau,
Dans ce lieu je voudrais ma tombe!...
Mon cercueil près de mon berceau!

Tel est tout ce que je souhaite :
Si de Dieu je suis entendu,
J'aurai retrouvé pour ma tête
Un coin du Paradis perdu!

ADIEUX D'UN AMI DE LA CAMPAGNE
A L'AMOUR ET AU MONDE

I.

Amour, ne vante plus tes charmes,
Tu n'enflammes plus mes désirs :
Je sais quels dégoûts, quelles larmes
Coûtent tes passagers plaisirs.
Si doux qu'il soit, ton joug opprime ;
Tôt ou tard chacun est victime
De ton hypocrite candeur ;
Sous le masque de la tendresse,
Tu ne caches que sécheresse,
Que manèges et qu'impudeur.

Épris d'une indigne coquette,
Comme on est torturé, le jour
Où l'on voit pour quelque amourette
Oublier un sincère amour !
On tente bien, par des caresses,
Des serments, même des bassesses,
De l'attendrir ; mais c'est en vain ;
Toute à sa conquête nouvelle,
Le passé n'est plus rien pour elle :
Il n'excite que son dédain.

Notre juste dépit éclate ;
Impatients de nous venger,
C'est peu de maudire l'ingrate,
Nous allons jusqu'à l'outrager.
Le désespoir seul nous possède ;
L'amour, qui pour un temps lui cède,
Paraît expirer dans nos cœurs ;
Mais connaissant notre faiblesse
Pour une trop chère traîtresse,
Il se moque de nos fureurs.

Bientôt dompté, l'amant rebelle,
Se repentant de son courroux,
Revole, en esclave fidèle,
Reprendre sa chaîne à genoux.
Orgueilleuse de sa victoire,
La fourbe, du haut de sa gloire,
Exerce à loisir ses rigueurs ;
Et l'infortuné qui l'adore
Par son respect lui donne encore
Le droit de mépriser ses pleurs.

Le cœur de la femme c'est l'onde
Tour à tour reflétant des cieux
L'azur baigné de clarté blonde
Et les orages furieux.

Changer est sa nature même,
Pouvant prendre aussi pour emblème
L'opale aux mobiles couleurs
Ou l'aspic aux riches marbrures
Qui prémédite ses morsures
En se dérobant sous les fleurs.

II.

Toi seule, aimable solitude,
Toi seule as su combler mes vœux ;
Des loisirs, une grave étude,
Quelques livres me font heureux.
Exempt du tracas des affaires,
Mon esprit par des soins contraires
N'est plus, sans relâche, agité.
Loin du bruit, ignoré du monde,
Je vis dans une paix profonde,
Savourant ma tranquillité.

Pour n'être plus repris au piège
D'un regard vif ou velouté,
D'un pied mignon, d'un teint de neige,
J'admire de loin la beauté.
Ici l'amitié me console ;
Et les attraits de sa parole,

Plus touchants que ceux de l'amour,
Sont pour moi ce que la rosée
Est pour la prairie embrasée
Par les baisers ardents du jour.

Plaisirs bruyants, honneurs, richesse,
Laissent vide le cœur humain ;
Même au milieu de notre ivresse,
Nous sentons combien tout est vain.
Le calme est suivi des tempêtes ;
Sur le théâtre de nos fêtes
Souvent l'orage est suspendu ;
Ce qui plaisait d'abord nous lasse ;
Aux larmes le rire fait place ;
Tout nous leurre, sauf la vertu.

C'est la raison qui me convie
A me créer de nouveaux goûts ;
Le but de ma philosophie
Est de rendre mon sort plus doux.
Le seul bien solide à mon âge
Est d'avoir acquis l'avantage
De finir ma vie en repos ;
Tout le reste n'est que chimère :
Du rivage la paix est chère
Au naufragé battu des flots.

Au pied de ces antiques chênes
S'est épanoui mon printemps ;
Ils ont vu mes premières peines,
Ils verront mes derniers instants ;
Puis j'irai, sous une humble pierre,
Dans le rustique cimetière,
Dormir mon suprême sommeil,
Pleuré de bons et simples êtres
Qui bientôt, près de leurs ancêtres,
Attendront là le grand réveil !

III.

Qu'ils sont vrais les vers de Virgile !
Trop heureux par toute saison,
S'il prisait son bonheur tranquille,
Le laboureur en sa maison !
Se garant d'une folle tourbe,
Du citadin frivole ou fourbe
L'exemple ne l'a point gâté ;
Son existence est pleine et pure;
Un travail régulier assure
Sa durable félicité.

Content de ce que Dieu lui donne,
Il doit dédaigner vos appas,
Faux trésors qu'on ambitionne!
Est-il un vrai bien qu'il n'ait pas?
La campagne, c'est l'air suave,
Le petit vin frais qu'en la cave
Nul marchand ne vient frelater,
Et le pain bis, et le laitage,
Et l'exquise fraise sauvage
Qu'on cueille au bois pour son goûter.

La campagne, c'est des fauvettes,
Des chardonnerets, des pinsons,
Des rossignols, des alouettes
Les nids résonnants de chansons;
C'est un parfum de giroflées;
Aux branches de sève gonflées
Un éclatement de bourgeons;
Un sourd bourdonnement d'abeilles
Aux tiges jaunes et vermeilles
Des bruyères et des ajoncs.

C'est, dans l'étable et sur la lande,
Le mugissement du troupeau;
Au bord du lac, seul ou par bande,
Le vol du grèbe ou du vanneau;

Sur les monts humides encore,
Quand le premier rayon les dore,
Cet ensemble dont la grandeur
Dit au peintre comme au poète :
« Vous trouvez votre œuvre bien faite ?
Voyez celle du Créateur ! »

Au sol que le soc, et la houe,
Et la herse ont dû façonner,
C'est l'épi naissant qui se noue
Et que l'été va moissonner ;
Le grand char débordant de gerbes
Qui, traîné par les bœufs superbes,
Porte à la ferme son trésor ;
Le fléau qui tombe en cadence,
Et, jusqu'aux combles, l'Abondance
Chargeant les greniers du blé d'or.

C'est, avec ces labeurs des granges,
Parmi les danses et les chants,
Les fruits qu'on gaule et les vendanges,
Fêtes des travailleurs des champs ;
Le doux jus, présent de l'Automne,
Dans l'outre ventrue ou la tonne,
Ruisselant fumeux des pressoirs,
Pour mettre en verve le vieux pâtre
Dont les récits, au coin de l'âtre,
L'hiver, abrègent les longs soirs.

Insensés qu'abuse un mirage,
Jouets d'une erreur de vos sens,
En dehors de votre village,
Que chercheriez-vous, paysans ?
Fiers de vos familles prospères,
Restez sous le toit de vos pères,
Fuyez le séjour des cités ;
Par le vice et la maladie
L'âme avec le corps s'atrophie
Dans leurs miasmes empestés.

M'aller blottir dans la verdure,
A ton soleil, ô liberté !
Te contempler, belle Nature
Fut toujours mon rêve enchanté !
Fille des Cieux, noble Sagesse,
Sois bénie ; un jour de détresse
Tu m'as fait entendre ta voix,
Et j'éprouve dans ma retraite
Qu'il n'est d'allégresse parfaite
Qu'en obéissant à tes lois.

LA FLEUR

Sans se borner à montrer sa couleur,
A secréter le miel et l'ambroisie,
A parfumer la campagne embellie
Par son éclat, sa grâce et sa fraîcheur,

Quand le soleil chasse l'ombre, la fleur
Fait plus encor; car l'air qui se vicie
Par l'animal, elle le purifie
En exhalant sa suave senteur.

Son rôle est si grand qu'en l'absence
De sa bienfaisante influence
Tout sur terre meurt sans retour,

Et le roi de ce beau séjour
Ne doit son siècle d'existence
Qu'à la plante qui vit un jour.

LES MÉLANCOLIQUES

L'HIVER HUMAIN

Avec les papillons, avec les hirondelles
Du manoir,
Avec l'Automne mort s'envole à tire-d'ailes
Notre espoir.

Les brumes toutefois ne sont pas éternelles,
Le froid noir
Expire, et derechef oiseaux et fleurs nouvelles
Se font voir.

Tout autre est notre hiver ; et notre jeune extase
Ici-bas
Ne peut plus refleurir, quand sous son pied l'écrase
Le Trépas ;
Ainsi fuit la liqueur dès qu'un choc met le vase
En éclats.

IMPRESSIONS D'HIVER

Des pâles lueurs de l'aurore
Le ciel commence à se teinter;
Un nouveau jour est près d'éclore;
Le coq s'égosille à chanter.

Sale, couleur de toile écrue,
Roulant des bouillons écumeux,
Le fleuve, que gonfle la crue,
Mugit entre ses bords brumeux.

Les acacias et les ormes,
S'enlevant en blanc au sol gris,
Semblent des amandiers énormes
Qu'un printemps étrange a fleuris.

Apportez du bois, vous, les hommes!
Le tiède automne est bien passé;
Ce n'est plus l'heure des doux sommes;
Sentez comme l'air est glacé!

*
* *

Peu vêtu, la marche alourdie
Par son outillage pesant,
Déjà dans la rue assourdie
Au travail se rend l'artisan.

Ses labeurs de toute une vie
Ont usé ses muscles d'acier;
Ils ont enrichi l'industrie,
Mais sans enrichir l'ouvrier.

Et que d'épreuves! Que d'alarmes!
Il avait deux fils, ils sont morts.
Au vieillard il resta les larmes
Qui creusent comme les remords;

Puis bientôt sa femme, moins forte,
S'alita, s'en fut à son tour,
Et dans le cercueil de la morte
Il enterra tout son amour.

Après tant d'amères détresses,
Pour prix de ses constants labeurs
Il lui faudrait quelques caresses,
Un gîte chaud, des jours meilleurs;

Le besoin lui dit : Marche ou crève.
Du chantier la cloche a sonné ;
Il n'est jamais ni paix, ni trêve,
Ni répit pour l'infortuné.



La gelée au carreau verdâtre
A mis son émail chatoyant,
La flamme danse, au fond de l'âtre,
Sur les landiers d'acier brillant.

La neige tombe fine et drue ;
Jusqu'à l'essieu les chariots
S'enfoncent ; pourtant dans la rue
Des enfants claquent les sabots.

Le coteau, le vallon, la plaine
Sous leur linceul sont de niveau,
Le givre a poudré le haut chêne,
De même que l'humble arbrisseau.



Vite ! au secours de cette veuve
Qui, sortant pour gagner son pain,
Sur le verglas, sans qu'on s'émeuve,
Tombe de faiblesse et de faim !

Sa lampe a veillé jusqu'à l'aube
Dans son réduit tout près des toits ;
Sur son dos une mince robe
L'y défend seule des grands froids.

Avec un minime salaire
Elle a cru braver le besoin ;
Mais du pain sec et de l'eau claire
Ne peuvent la mener bien loin.

Qu'elle est blême ! Comme un suaire
Son vêtement colle à sa peau;
Vite au secours de sa misère !...
Sinon la neige est son tombeau.

Point de main qui cherche la sienne....
Nul n'approche de ce côté....
Eh quoi ! La charité chrétienne
Est d'une telle rareté ?...

*
* *

Et voici que l'hiver menace
De tout geler hors des maisons,
Où même, si grand feu qu'on fasse,
Près de l'âtre on sent des frissons.

Le chat frileux tremble et grelotte ;
Sous la morsure des autans,
La nature entière sanglote
Et regrette le gai printemps.

Les frimas ont tari la sève
Dans les veines du peuplier ;
L'insecte dort, le fauve rêve
De carnage au fond du hallier.

*
* *

Plaignons tous ceux que leur misère
Force à vaguer par ce temps noir
Sur le grand chemin solitaire
Où vient les surprendre le soir.

Plaignons la pauvre troupe errante
Des saltimbanques attardés ;
Oh ! quelle tristesse navrante
Empreint leurs visages fardés !

C'est vainement que le paillasse
Cherche à les dérider parfois ;
Sa plus triomphante grimace
En ce moment les laisse froids.

Ils sont las : où trouver un gîte ?
Affamés : où trouver du pain ?
Pas une auberge où l'on s'abrite ;
La route s'allonge sans fin.

*
* *

Bénissant le ciel de l'aumône
D'un repas longtemps attendu,
Volent des corbeaux au bec jaune
Vers un loup dans l'ombre étendu.

Et le noir essaim tourbillonne,
En cercles toujours resserrés,
Sur la charogne à l'œil atone,
Aux membres bientôt lacérés.

Tandis que de moineaux en fête,
Désertant les bois dépouillés,
Un vol autour des granges quête
Les grains du vanneur oubliés.



Mais pourquoi fuit-il de la sorte?
C'est à l'aspect d'un mendiant,
Portant bâton, et suppliant,
Qui se traîne de porte en porte.

On le repousse avec aigreur
Sans prendre garde à sa tristesse :
Bien peu comprennent le malheur
Même sacré par la vieillesse.

Est-il pourtant rien de plus doux
Que de s'entr'aider dans la peine?
Un morceau de pain, quelques sous
Sauvent plus d'une vie humaine.

Arrêtez-vous, vous qui passez!
Il tend la main, prenez donc garde;
Écoutez-le, réfléchissez....
Les pleurs aux yeux, il vous regarde.

Jadis, en face des canons,
Dans la glorieuse carrière,
Les trompettes et les clairons
Saluaient son ardeur guerrière.

C'est grâce à lui que les guérets,
Qui nourrissent les multitudes,
Remplacent d'épaisses forêts
Ou de stériles solitudes.

Mais on n'a que faire ici-bas
De ses anciens et bons services;
Vieillir pour le pauvre est, hélas !
Trop souvent le pire des vices.

Et cependant sans feu, ni lieu,
Ce paria, dans son martyre,
S'incline sous la loi de Dieu.
Lutte et souffre sans le maudire.



Des aquilons qui vont sonnant
Sans fin retentit la fanfare ;
Le chien de garde qui s'effare
Rentre à sa niche en frissonnant.

De tous les côtés l'ombre émerge....
Adieu, rayons sur les prés verts !
L'esquif ne quitte plus la berge;
Les pâturages sont déserts.

On ne voit, aux ronces des haies,
Plus de fichus blancs suspendus,
Ni de baisers pris et rendus
Sur la mousse au bord des futaies.



Ce qu'on voit, c'est dans la forêt
Ce bûcheron que l'âge accable !
Par intervalle il disparaît
Sous la ramée inextricable.

Transi de froid sous ses haillons,
L'onglée aux doigts, il s'achemine
A travers taillis et buissons
Vers l'humble toit de sa chaumine,

Dont le grenier va se crevant
Et dont le mur de torchis craque
A chaque rafale du vent
Qui bat la tremblante baraque.

Là, quatre chétifs orphelins
L'attendent autour de l'aïeule
Qui, réveillant d'anciens chagrins,
Gémit de se voir toute seule.

Elle pense que du vieillard
L'absence aujourd'hui se prolonge,
Et, s'expliquant peu ce retard,
L'angoisse l'étreint et la ronge.

« Il se plaignait, le pauvre, hélas!
Ce matin, en partant, dit-elle ;
Quoi donc peut l'attarder là-bas
Par cette bise si cruelle !

« Est-il tombé sous son fardeau?
Et tandis que l'hiver fait rage,
Seul, sans abri, loin du hameau
Peut-il lutter contre l'orage ? »

Le travailleur rentre accablé ;
Il s'assied, la toux le déchire,
Son vieux corps débile est gelé,
Sa lèvre en vain cherche à sourire.

Il couvre d'un navrant regard
Ses petits enfants, sa compagne;
Le ciel est bas sous le brouillard,
La vie est pour lui comme un bagne.



Sur les tombes du cimetière
Où va bientôt sonner minuit
Un feu follet qu'un autre suit
Projette sa pâle lumière.

Et le cyprès, seul encor vert,
En secouant sa chevelure,
Attriste de son long murmure
L'enclos funéraire désert.

Mais quel est donc ce bruit de pas
Et cette lanterne blafarde ?
C'est une troupe campagnarde
Qui se hâte et parle tout bas.



Rentrons vite de la veillée,
C'est l'heure où revivent les morts ;
Leur bande, à minuit réveillée,
Va, disent-ils, hanter ces bords.

Yves, le pâtre, en ce jour même,
Vit, l'an dernier, sur ces tombeaux,
Danser leur multitude blême
Aux croassements des corbeaux.

L'ermite, dont le regard plonge
Dans les mystères des esprits,
Croit que ce n'est pas un vain songe
Et qu'Yves ne s'est pas mépris.

Lui-même de faits tout semblables
Dans les livres latins a lu
Les relations véritables ;
Et mieux encore il en a vu :

« Ah ! fait-il, quel poignant spectacle !
Là tient dans le cercle enchanté
De cette ronde du miracle
La misérable humanité !

« Tout un peuple de pauvres hères
Qui, du bonheur toujours sevrés,
L'ont cru trouver dans leurs chimères
Et partirent désespérés !

« Ils disent : Cessons de poursuivre
Un bien qui trompe nos efforts.
Dansons ; le malheur est de vivre ;
Les seuls vrais heureux sont les morts.

« Ils dansent tant que la nuit dure;
Puis leur ronde aux pas sans échos,
Sitôt que blanchit l'ombre obscure
Rejoint la bière et le repos;

« La bière, uniforme demeure,
Commun et paisible chevet,
Tunique de la dernière heure,
Usant le corps qu'elle revêt. »

Voilà ce qu'affirme l'ermite;
Mes amis, hâtons-nous de fuir;
Minuit sonne.... courons plus vite....
Les fantômes vont revenir.

***

L'obscurité se fait plus grande,
La neige tombe à gros flocons;
Tout est deuil, et mornes frissons,
Et solitude sur la lande.

On n'entend rien que le hibou;
Et les houhoulements funèbres
Qui partent du fond de son trou
S'accordent avec les ténèbres.

Il semble aussi plaindre son sort :
« Pour tous, dit-il, l'hiver est triste !
Mais le richard a du confort ;
Quant au gueux, que le ciel l'assiste !

« Qu'il lui donne un calme sommeil
Pour soulagement à sa peine !
Car trop tôt l'heure du réveil
Lui fera reprendre sa chaîne. »

LA NEIGE

La neige tombe. Auprès du feu qui brille
Causez tout bas, jeunes et vieux amis :
Sur ses genoux la mère de famille
Berce, en rêvant, ses jumeaux endormis.
Chacun se tait et songe : où donc est Pierre
Dont les accents mâles et résolus
Comme un clairon sonnaient dans la chaumière?
Pierre est là-bas, il ne reviendra plus.

La neige tombe
Et lentement sous ses funèbres plis
Voile la tombe
Où nos héros dorment ensevelis.

La neige tombe. Et la campagne blanche
Au loin s'étend vierge d'un pas humain;
Le vieux recteur, notre hôte du dimanche,
A de la ferme oublié le chemin.
C'est qu'il suivit naguère à la frontière
Les gars vaillants qu'on n'a jamais revus,
Pour les bénir à leur heure dernière.
Comme eux, hélas! il ne reviendra plus.

La neige tombe, etc.

La neige tombe. Et l'angelus qui tinte
Dans tous les cœurs retentit comme un glas;
Près du foyer, dont la flamme est éteinte,
Qui donc se cache et sanglote tout bas ?
C'est une veuve, à vingt ans deux fois mère;
Ses deux enfants sur ses bras étendus
Disent souvent : « Quand verrons-nous le père ? »
— « Dormez, petits, il ne reviendra plus. »

La neige tombe, etc.

La neige tombe. A la lueur de l'âtre
Jeanne relit une lettre d'amour,
Lettre chérie où son futur, le pâtre,
L'entretenait d'hymen et de retour.
Au moindre bruit elle écoute à la porte,
Et s'épuisant en regrets superflus,
La pauvre fille avant peu sera morte,
Morte en disant : « Il ne reviendra plus. »

La neige tombe,
Et lentement sous ses funèbres plis
Voile la tombe
Où nos héros dorment ensevelis.

LES GUERRIÈRES

HIER, AUJOURD'HUI, DEMAIN

I.

HIER

Si j'osais de Barbier l'iambique élégie,
Je voudrais, Patrie, en des vers
Vibrants d'une sombre énergie,
Maudire et pleurer tes revers.

Je dirais tes héros qu'Alger et la Crimée,
L'Italie et la Chine ont vus
Triompher, — invincible armée, —
Surpris, tournés, cernés, vaincus ;

Je dirais Reichshoffen et les charges épiques
Où, sabre au poing, jusqu'au dernier
Contre les masses germaniques
Tes cuirassiers vont se broyer ;

Je dirais de Sedan la tache indélébile,
Les pavillons blancs arborés,
Et des mains d'un César débile
Quatre-vingt mille hommes livrés ;

Je dirais Metz vendu, le crime après la honte,
Et le plus vil des maréchaux
Qui, sans que le rouge lui monte,
A l'ennemi vend ses drapeaux ;

Et Gambetta chassant les indignes alarmes
Remettant debout le lion,
Et tant qu'il reste un débris d'armes
Faisant face à l'invasion ;

Et Paris assiégé, sous le vol de la bombe
Résistant cinq mois, mais enfin,
Grand et fier même lorsqu'il tombe,
Réduit par le froid et la faim.

Partout d'affreux tableaux, palais en proie aux flammes,
Hameaux dévastés et pillés,
Prêtres, vieillards, vierges et femmes
Pris, outragés ou fusillés.

Partout de l'étranger la brutale arrogance ;
Sa joie insultant notre deuil ;
Son pied lourd posé sur la France !...
La France qu'il dit au cercueil !

II.

AUJOURD'HUI

Tu mens, vainqueur d'un jour ! La France n'est pas morte !
Sa tombe est mal scellée ! Ah ! crains qu'elle n'en sorte
Pour te punir, bandit !
Tu coupas dans sa chair la Lorraine et l'Alsace,
Mais, sache-le, la plaie, encor que le temps passe,
Avec le temps grandit !

La haine aussi grandit ! et puissante est la haine !
On lave son opprobre et l'on brise sa chaîne,
Si l'on en prend horreur.
Et si, plus que la mort, on hait le joug qu'un reitre,
Grâce aux complicités scélérates d'un traître,
Jeta sur notre honneur !

Assez et même trop, au défi de l'histoire,
L'Allemand a souillé notre vieux territoire

Hélas ! très rétréci.
Français, relevons-nous ! Mourons ou bien qu'il meure !
Songeons qu'entre eux et nous va demain sonner l'heure
D'un duel sans merci.

Ils se flattent d'avoir à jamais de la France
Abattu la vigueur et tué l'espérance
En égorgeant nos fils ;
C'est le corps seulement qu'un plomb mortel terrasse,
L'âme résiste à tout dans une forte race,
Aux krupps comme aux fusils.

Qu'ils tremblent ces Teutons ! Qu'ils tremblent dans leur gloire !
Le Bon Droit, tôt ou tard, assure la victoire,
Quel que soit l'assaillant.
Dans l'orgueil des succès qu'un guet-apens leur donne,
Ils nous ont désarmés, mais l'arme est toujours bonne
Quand le bras est vaillant !

Ils verront le bourgeois, au jour de délivrance,
Défendre du pays la sainte indépendance
Fût-ce à coups de couteau ;
Et, pareils aux soldats improvisés de Hoche,
Brandir, vengeurs sacrés, le paysan sa pioche,
L'ouvrier son marteau.

Que d'échos en échos sur nos vertes collines
Retentisse un seul cri sorti de nos poitrines
Contre l'aigle du Nord;
Aux sanglots de l'Alsace, aux pleurs de la Lorraine,
Qui de nous ne voudrait dans un élan de haine
Leur salut ou leur sort?...

Guerre donc aux Germains puisqu'ils veulent la guerre,
Qu'ils nous ont, en raillant, humilié naguère,
Et que, sombres rivaux,
Ils nourrissent en eux d'homicides colères,
Suspendant en espoir le drapeau de nos pères
Aux flancs de leurs chevaux.

III.

DEMAIN

Silence! Un hymne militaire
Se fait entendre au loin mêlé de chants joyeux;
Une vaste rumeur s'élève de la terre
Et monte expirer dans les cieux.

Voici dans les champs de l'espace
Secoués, ébranlés par un long bruit de pas,
Que, comme un arc-en-ciel, une oriflamme passe
Devant des milliers de soldats.

Soudain au rappel des alarmes
La mitraille, en sifflant, s'entre-croise dans l'air,
Et dans un cliquetis épouvantable d'armes
Le fer fracasse ou mord le fer ;

Tandis qu'au son de la trompette
Se joint le roulement des feux de peloton,
Et que l'écho des bois, en les doublant, répète
Les sourds grondements du canon.

Mais, Seigneur, quelle horrible image !
Que de jeunes guerriers sur le sol étendus !
Cache-les moi, mon Dieu ! Voile-moi d'un nuage
Ces morts, ces blessés éperdus....

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

O joie ! un point du ciel se dore....
A l'horizon qu'inonde un torrent de clartés,
Se dessine là-bas comme une immense aurore
A mes regards épouvantés !

Parmi la flamme et la fumée
Un peuple débandé s'enfuit de toutes parts,
Chassé, poussé, pressé par une ardente armée
Aux tricolores étendards.

Des prouesses de Charlemagne
De nouveau sur nos fronts luit l'astre glorieux ;
Le Rhin, le Rhin n'est plus un fleuve d'Allemagne....
Des fils sont fiers les grands aïeux ! !...

UN DINER PENDANT LE SIÈGE DE PARIS

Deux époux, — fait moins rare à Paris qu'on ne pense, —
Vivaient, pendant le siège, en bonne intelligence.
Tandis que les obus zébraient les cieux rougis,
L'accord le plus parfait régnait dans leur logis,
Monsieur s'ingéniait pour complaire à madame,
Madame pour monsieur était tout feu, tout flamme.
C'étaient de braves gens, sages, restant chez eux ;
Avouons qu'ils formaient un siècle presque.... à deux.
Du côté du mari s'incline la balance :
Gustave a cinquante ans et quarante ans Hortense.
Lui, quoique à jeun souvent, s'est toujours bien porté.
Elle, de délicate et fragile santé,
Souffreteuse, aurait eu besoin que Mariette
Lui servît chaque jour beefsteak et côtelette.

Pour elle monsieur court les halles, les fruitiers ;
Pour elle il attendrit bouchers et charcutiers,
Il dispute, il enlève, au nez des ménagères,
Conserves, beurre, œufs frais et plantes potagères.
Cependant, un matin, il rentre mécontent,
N'ayant pas pu trouver, à prix d'or, au comptant,
Même du cheval !... « Ah ! gronde-t-il, guerre affreuse !
Ma femme dépérit, sa figure se creuse,

Ses bras si potelés autrefois et si beaux,
Tant de privations les changent en fuseaux!
Sur le buste aminci le corset s'entre-croise....
Où chercherais-je un plat de cuisine bourgeoise
Qui la sauve? »
Il avise, au salon, gros et gras,
Dormant sur un fauteuil, le roi des angoras.

« Magnifique Minet, au fort de sa détresse,
Tu vas te dévouer pour nourrir ta maîtresse!
O Dieu des affamés, sans doute, je te dois
Cette inspiration!... Sois béni mille fois! »

L'infortuné rêvait peut-être à sa Minette.
Hélas! A son réveil, c'est la mort qui le guette.
Monsieur l'a par le cou saisi, puis emporté
A l'office, en criant : « Vite, en lapin sauté
Qu'on l'arrange!... » D'abord Mariette recule....
« Madame meurt de faim, sachez-le, tout scrupule
Serait hors de saison. »
Au dîner un civet
Exhalait sur la table un odorant fumet.
« Quel régal! » songe Hortense, et d'une dent gloutonne
L'heureuse dame y mord et pour longtemps s'en donne.
« Qu'est devenu le chat? » dit-elle tout à coup,
Ne voyant pas rôder autour d'eux le matou.

Monsieur l'attendait là ! « J'aurais voulu, ma chère,
Ne jamais t'en parler, c'est pourtant nécessaire.
Nous étions menacés du sort le plus fatal....
Tâche de l'oublier ce vilain animal.
Il s'est, le croirais-tu ? jeté sur Mariette
Qui te l'a bel et bien gaulé d'une serviette....
J'ai craint pour toi, pour moi, pour toute la maison....
J'ai fait ce qui m'était dicté par la raison....
Par l'ordonnance aussi du préfet de police ;
Et, si cruel que fût un pareil sacrifice....
« Conclus ! » soupire Hortense. — « Il semblait enragé....
On l'a tué !... » — « Pauvret !... » — « Tué, cuit.... et mangé.... »
— « Voilà donc ce civet exquis ! !... » La digne dame
Pour le pauvret si bon, si tendre, sent son âme
S'émouvoir, et d'un ton touchant gémit ces mots :
« *Eh ! Que n'a-t-il avant rongé du moins ses os !* »

UNE HÉROÏNE

Qu'elle est belle, mein Gott! Tarteifle! Qu'elle est belle!
Répète l'Allemand d'une insolente voix;
Et son impure main veut la toucher ; mais elle,
Recule, suppliante et farouche à la fois.

Son émoi l'embellit encor. Sur la gazelle
De même que bondit un fauve au fond des bois,
Le Tudesque s'élance, il saisit la rebelle
Et va réduire enfin sa pudeur aux abois.

L'enfant, dont par l'horreur la force est décuplée
Rompt brusquement l'étreinte ; et, pâle, échevelée,
Courant à la fenêtre et l'ouvrant : « Fais un pas,

Dit-elle, et je me broie! » Il ne s'arrête pas!
Faible, seule, il la tient à sa merci!... sublime,
Elle implore le Ciel et se livre à l'abîme!

UN HÉROS

Le pont-levis de fer lentement descendu
Aux Teutons triomphants ouvre un étroit passage ;
Un haillon noir de poudre à sa hampe pendu
De la France qui râle est la lugubre image.

Le commandant du fort, de douleur éperdu,
La mort au cœur, l'œil plein d'un désespoir sauvage,
Songe aux braves trahis, à son pays perdu,
A son honneur sans tache, et sanglote de rage.

Mais lorsque le hauptmann, d'un geste brusque et prompt,
Dans la poussière abat le drapeau tricolore,
Lui, prend son revolver et se l'applique au front ;

Il presse la gâchette, et, redoutable encore,
Il tombe ; son regard est un suprême affront
Pour l'ennemi vainqueur qui, malgré soi, l'honore.

TRAHIS

Dès qu'il nous eut livrés, le traître sans vergogne,
Nous fûmes tous, de Metz, dirigés sur Cologne;
Et là, sous les sapins, sur un sol inégal,
Où, l'automne venu, souffle un vent infernal,
Croupirent, pêle-mêle, à la pluie, à la neige,
Nos hommes en haillons, — seuls débris qu'un long siège
Avait laissés de tant d'illustres régiments.

Les Turcos grelottaient sous ces cieux incléments,
Et, rêvant du douar, roulaient des yeux farouches
Sur le cercle d'acier des Krupps aux larges bouches;
Et, pour fuir l'âpre exil des durs climats du Nord,
Résolus à braver les menaces de mort
Que l'Allemand faisait circuler sous les tentes,
Ils nouèrent entre eux de secrètes ententes.

« Debout ! s'écriaient-ils, camarades, debout !
« Des geôliers, quels qu'ils soient, on doit venir à bout.
« C'est trop d'opprobre aussi ! — Depuis quand trois mille hommes
« Sauraient-ils asservir dix mille que nous sommes,
« Sans armes, il est vrai ? Mais ces maudits canons
« Qui semblent nous narguer ne savent pas nos noms,

« Il nous leur faut enfin apprendre à nous connaître!
« Avec un faible effort on va s'en rendre maître;
« Et puis, de fusils Dreyss si nous armons nos bras,
« Envers et contre tous que n'oserons-nous pas?
« A deux pas est Grimberg, des frères y demeurent,
« Y souffrent comme nous, et comme nous y meurent;
« A leur inaction courons les arracher,
« Qu'ils se joignent à nous et tout pourra marcher!
« Bientôt, la brèche ouverte, et Cologne surprise,
« La flamme est aux maisons, le tocsin dans l'église,
« La crainte aux alentours, le désordre partout....
« C'est aujourd'hui que doit se frapper le grand coup!
« Et, puisqu'à ces héros vous savez que nos têtes
« Ont, dans plus d'un assaut, servi de trouble-fêtes,
« Laissez-nous, les premiers, étonner leurs regards;
« Laissez-nous affronter le feu de leurs remparts;
« Vous, suivez-nous de près, et nous jetant en masse
« Sur l'ennemi troublé d'une pareille audace,
« Dans le sombre étendard où flotte son orgueil,
« A la Prusse taillons une robe de deuil. »

Les Turcos disaient vrai; la lutte était possible.
Ces canons menaçants dont nous étions la cible
Étaient mal surveillés; car à toujours nous voir,
Tristes et mal vêtus, trembler sous leur ciel noir,

Les Prussiens pensaient n'avoir plus rien à craindre.
Nos mines d'affamés invitaient à nous plaindre
Plus qu'à nous redouter ; nous avions sur le dos
Des guenilles ; nos pieds, dans de pesants sabots,
Traînaient demi-perclus sur la terre glacée !
Qui peindra ce tableau d'une honte passée ?
Qui décrira ce camp de soldats sans drapeaux,
De bataillons sans chefs, étalant des lambeaux
De costumes usés des plus diverses formes,
Des morceaux empruntés à tous les uniformes,
Dont les corps amaigris à peine étaient couverts ?
Les fièvres du pays, campagnes des hivers,
Étreignant sans pitié sur leur couche de paille
Ceux qu'avaient épargnés la faim et la mitraille,
Qui dira ce marais ayant pour horizon
Trois mille landwheriens gardant notre prison ?

Dans ces lieux désolés que le soleil évite,
Sur les brouillards épais les nuits descendent vite :
Or la nuit est venue, et c'est l'instant choisi.
Étendus à moitié sur le grabat moisi,
Pour voler au combat, corps à corps et sans arme,
Les Français anxieux n'attendent que l'alarme.
Silence ! Les clairons chantent l'appel du soir !
A travers les accrocs de la tente on peut voir,

Avec les longs manteaux qui pendent sur la croupe
De leurs chevaux, passer une muette troupe
De hulans, lance au dos et carabine au poing.
Sur le sol labouré les fers ne sonnent point :
Ainsi, près des tombeaux, les légendes antiques
Montrent des revenants les rondes fantastiques.
Jamais ce mouvement ne suit le couvre-feu....
Doit-on s'inquiéter? Du hasard est-ce un jeu?
Tout se tait cependant. — C'est l'heure décisive !

Nos Arabes prenaient l'attitude offensive ;
Tandis qu'on les croyait sur la dure assoupis,
Ils guettaient, pleins d'espoir et dans l'ombre accroupis ;
Les yeux étincelants, la main à la ceinture,
D'une lame acérée ils froissaient la monture.
Les veines de leur cou se gonflent ; frémissants,
Ces enfants du désert font des efforts puissants
Pour retenir le cri qui gronde en leur poitrine,
Prête à l'explosion comme un fourneau de mine.
Déjà l'un d'eux se lève, un autre fait un pas,
Ils vont tous s'élancer !... « Chut !... qu'on ne bouge pas ! »
A commandé le chef qu'ils ont nommé la veille.
A cet ordre imprévu, chacun d'eux tend l'oreille.
Là-bas ! Au fond des bois où la route se perd,
Un murmure, pareil à celui de la mer

Qui de ses vagues monte agacer le rivage,
Des conjurés surpris ébranle le courage.
Ces lions de l'Atlas, à la peur étrangers,
Dans ces bruits incertains pressentent des dangers
Qui vont neutraliser leur valeur inutile.
Le bruit semble venir du côté de la ville,
Il avance, il grandit comme un flot indompté.

Ah ! Sur la trahison vous n'aviez pas compté,
Français, et vous croyiez que son aveugle haine
Avait pu s'assouvir au pacte de Bazaine.
Non ! Elle veille encore et vous suit pas à pas :
Elle a pris dans vos rangs la face de Judas ;
Judas est parmi vous, Judas, c'est un des vôtres,
Peut-être plus ardent au complot que les autres ;
Il a de la révolte exalté l'action,
Et sachant que la Prusse a pour un espion
Crédit toujours ouvert et caisse inépuisable,
Hier il est allé vendre, le misérable,
En se cachant de tous, de même qu'un voleur,
Aux vainqueurs méprisants vos plans et son honneur !

LES CERISES DES VOSGES

Seize ans !... Seize ans sont écoulés !...
Avant l'heure fatale,
Que de fois nous sommes allés
Dans la terre natale,
Jeunes, vieux,
Tous joyeux,
Sur les montagnes grises,
Nous pressant,
Nous poussant
Pour cueillir les cerises.

Jours regrettés, vous n'êtes plus !
De loin, l'âme meurtrie,
Pauvres Lorrains, du sort vaincus,
Nous pleurons la patrie ;
Les Teutons,
Ces gloutons
Aux vastes gourmandises,
Ah ! ce sont
Eux qui vont
Se gorger de cerises.

Mon cœur saigne en pensant à vous,
Arbres que nos ancêtres
De leurs mains plantèrent pour nous,
Non pour ces nouveaux maîtres,
S'égayant,
En voyant
Aux Vosges qu'ils ont prises,
Vos rameaux,
Lourds et beaux,
Plier sous les cerises.

Vous souvient-il avec quel soin
Vous veillait mon grand-père ?
Un spectre de paille ou de foin,
L'air farouche et sévère,
Des moineaux,
Étourneaux,
Merles, fauvettes grises,
Défendait
Et gardait
Vos bouquets de cerises.

Oiseaux pillards, ni Prussiens,
Il ne vous aimait guère,
Lui qui, dans les temps anciens,
En coucha tant par terre ;
Mais plus tard,
Doux vieillard,

Sorti des grandes crises,
Guilleret,
Sans regret
Il croquait les cerises.

Moi, — j'avais dix-huit ans alors ! —
J'allais avec ma belle,
Cerisiers, ravir vos trésors
Que j'enviais pour elle ;
Et l'enfant,
En buvant
Les printanières brises,
Dévorait,
Savourait
Les premières cerises.

L'orage a brisé cette fleur !...
Et si je reste en vie,
C'est pour apprendre à ce vainqueur
Le nom de ma Patrie ;
Dans ces temps
Que j'attends,
Sur les montagnes grises
Je viendrai,
J'accourrai....
Pour mieux que des cerises !

LES PHILOSOPHIQUES

DIEU

I.

Hélas ! J'ai cherché Dieu dans les livres des sages ;
Ma main sans se lasser en a tourné les pages,
Et nulle part je n'ai trouvé
De quoi calmer la soif, vive comme la flamme,
Qui dévore sans trêve et dessèche mon âme :
Je ne le comprends pas, si grand je l'ai rêvé !

Oui, c'est toujours en vain que mon âme éperdue,
Sur elle repliant son impuissante vue,
S'acharne, aux heures de la nuit
Où rien ne jette un trouble en notre intelligence,
A deviner le mot de cette énigme immense
Dont le secret partout la tourmente et la suit ;

Sur soi-même toujours mon active pensée
Retombe haletante et s'arrête épuisée
Par tant d'efforts restés sans fruit.
Parfois, pour un moment, désespérant d'atteindre
L'insaisissable Dieu qu'elle voudrait étreindre
Et qui, comme un mirage, et l'attire et la fuit.

S'il n'est pas seulement un splendide fantôme
Forgé par Abraham pour effrayer Sodome,
S'il fut vraiment mon Créateur,
De ses puissantes mains lorsqu'il forma mon être,
Pourquoi m'a-t-il donné le besoin de connaître
Et n'assouvit-il pas cc besoin de mon cœur ?

II.

Pourquoi se refuser à ce qu'on lc comprenne ?
Est-ce qu'il aurait peur de me sembler moins grand,
Si son âme de Dieu se montrait à la mienne?
Quoi donc ! L'homme ici-bas n'est-il qu'un Juif-Errant,
Poursuivant l'Idéal divin sans espérancc,
Condamné pour la vie à la même ignorance,
Sans la trouver jamais cherchant la vérité,
Et finissant par choir, en pleine obscurité,
Au gouffre du néant.... ou de l'éternité.

III.

Voyez ce pâtre à l'air placide !
Il ne s'ingénia jamais
A pénétrer d'un œil avide
Ces impénétrables secrets.
Il s'endort dans l'insouciance
Des recherches de la science ;
Savoir n'est pour lui qu'un mot creux.
Du pain, des enfants, une femme,
Ce sont les seuls biens qu'il réclame ;
Les obtient-il, il est heureux.

Pour jouir d'un bonheur semblable
Tâchons de faire comme lui ;
Soufflons cette flamme coupable
D'où vient notre mal d'aujourd'hui.
Pareils à la brute insensée,
Suivons sans but et sans pensée
Le chemin qui s'ouvre à nos pas.
Buvons, mangeons, c'est vraiment vivre.
Vin trop fort, la science enivre ;
Croyons, mais ne raisonnons pas.

IV.

Ainsi donc je croirais en un Dieu que j'ignore,
Sans tenter de monter vers Celui que j'adore ?
Mon esprit rebuté de stériles combats,
N'aimant plus que la paix, n'interrogerait pas
L'Être que lui dérobe une nuit trop profonde?...
Il vivrait sans désir de rien savoir du monde?...
Non, je trouve impossible et honteux d'ignorer ;
Les livres consultés n'ont pas pu m'éclairer,
Je veux questionner la nature elle-même :
Elle me fournira la réponse suprême.
Demandons le secret aux champs, aux monts, aux bois,
Aux Océans, aux cieux..., et recueillons leurs voix.

V.

Partout je trouve Dieu, l'Être unique et sublime,
Aussi bien dans le mont qui dresse au ciel sa cîme,
Dans le chêne robuste et le frêle arbrisseau
Que dans l'aigle superbe et l'humble vermisseau ;
Il est dans le pollen qui tombe de l'anthère
Et qu'au moment marqué le vent porte à l'ovaire,

Dans l'ombelle inodore et le thyrse embaumé
Aux pétales dorés ou d'un pourpre enflammé,
Comme dans la cépée où jasent les fauvettes;
Dans les prés s'étoilant de blanches pâquerettes,
Dans l'herbe où l'Aube en pleurs, aux pieds de blonds épis,
Sème le diamant, la perle et le lapis.

Les ruisseaux de cristal qui naissent des nuages,
Les gracieux zéphyrs qu'amènent les orages,
Tout ce qui porte un nom, tout ce qui pousse un cri,
Les atomes flottants à qui l'astre a souri,
Dont un rayon d'amour anima la poussière,
Tout ce qui sort de l'ombre et monte à la lumière,
Quel que soit son état, quel que soit son degré,
Tout ce qu'une lueur de vie a pénétré :
Le ciron, la fourmi, l'industrieuse abeille,
C'est Dieu, c'est Dieu, plus grand dans la moindre merveille.

Et si l'on tourne au ciel ses avides regards,
On voit ce même Dieu surgir de toutes parts.
Ces mondes rayonnants, ces errantes comètes,
Ces milliers de soleils, d'astres et de planètes,
Globes mystérieux, royaumes étoilés,
Féconds comme la terre et comme elle peuplés,
Du nom de l'Éternel caractères sublimes,
L'inscrivent pour nos yeux sur le front des abîmes.

Où n'est-il pas présent? Où borner son essor?
Création sans fin! Il crée encor, encor!...
Éternité de temps, immensité d'espace,
Tout confond notre esprit, l'atterre et le dépasse.
A vouloir le comprendre, à quoi bon s'égarer?
L'homme n'y parvient pas, il ne doit qu'adorer,
Sans vouloir soulever le voile du mystère,
S'abandonnant à lui comme un fils à son père.
Car Dieu, c'est la Vertu; car Dieu, c'est la Bonté;
La Justice, le Vrai, la parfaite Beauté;
C'est l'Ordre Universel, la Suprême Harmonie,
C'est la Loi régissant la nature infinie!...

VI.

Mais pourquoi donc alors, suggère la Raison,
Sous le regard d'un Dieu si grand comme si bon,
Pourquoi tant de fléaux et surtout tant de crimes,
De vices triomphants, d'innocentes victimes?
Si le monde en son cours est réglé par ses mains,
S'il est le père et non le tyran des humains,
Peut-il voir sans pitié la discorde et la guerre
Désoler, appauvrir, ensanglanter la terre?
Pourquoi tant d'animaux malfaisants, ces requins,
Ces tigres, ces serpents gonflés de noirs venins,

Et ces plantes de mort dont le suc délétère,
Empoisonnant le sang, le glace dans l'artère?
Pourquoi l'éclair brûlant les fruits de nos sillons?
Ces fleuves débordés, ces vents, ces tourbillons
Dans nos champs dévastés promenant la ruine
Et laissant après eux le deuil et la famine?
Dieu se plaît-il, hélas! à voir couler des pleurs?
Trouve-t-il quelque joie à compter nos douleurs?

Assez, Raison impie! Assez, blasphématrice
Qui prétends accuser l'éternelle Justice!
Toi qui ne vois qu'un point tu veux juger le tout!
Pour comprendre l'ensemble il faut être partout.
Ce qui te semble un mal dans les œuvres divines
Est-il réellement ce que tu t'imagines?
Examiné d'en haut, il n'est sans doute rien
Qu'un acheminement graduel vers le bien;
Tout mystère d'ailleurs dépasse ta science
Et tant de questions ne prouvent qu'ignorance.

L'AME

Mon Dieu ! De ta grandeur j'adore le mystère,
Je vois tout l'univers plein de ta majesté ;
Ton empire déborde encor l'immense sphère,
Dans l'espace et le temps il est illimité.

Ta justice souvent semble injuste à la terre,
Qui n'en peut discerner que le moindre côté :
A travers nos brouillards si son éclat s'altère,
Pour confondre le siècle elle a l'éternité.

Tu n'as pas de mes sens animé l'assemblage
Pour voir dans le néant retomber ton ouvrage;
Faible atome perdu dans ton infinité,

Comme une ombre d'un jour je passe dans la vie :
Je disparais.... Alors ton amour me convie
A ton festin de gloire et d'immortalité.

NÉANT ET IMMORTALITÉ

Qu'est notre vie à tous? Rien que vicissitudes
Se succédant sans fin;
Le jour présent y mêle à ses incertitudes
Celles du lendemain.

Et le bonheur, qu'est-il? Une trompeuse image
Qu'on poursuit haletant;
Ainsi dans le désert court après le mirage
Son nomade habitant.

La gloire, les honneurs, la richesse, le monde,
Et son brillant décor,
L'amour et l'amitié, même la plus profonde,
Tout cela, qu'est-ce encor?

Voyez-vous cette femme? Elle entre au cimetière;
Le deuil voile ses traits :
C'est que son fils n'est plus; il dort sous cette pierre
Qu'ombrage le cyprès!

Ici, c'est une sœur; elle appelle son frère
De sa plus tendre voix;
Plus loin, c'est un vieillard, dans le champ funéraire
Errant parmi les croix.

Là, deux adolescents en leur morne pensée
Évoquent vainement,
Le jeune homme, sa belle et chère fiancée,
La vierge, son amant!

Et cette pauvre veuve assise sur la tombe
Où repose un époux....
Et sous le saule ami dont la voûte retombe
L'orpheline à genoux....

Elles pleurent aussi. Mais bien d'autres encore
Vont au lugubre enclos,
File ininterrompue, épandre dès l'aurore
Prières et sanglots!

Nul n'échappe à la mort ; pour tous inexorable,
Tous redoutent sa main ;
Seul le désespéré la trouve secourable
Et court sur son chemin.

La mort, c'est le repos : dans la terre béante
Où volent s'engloutir
Nos rêves de demain, ceux de l'heure présente,
Tout va s'anéantir!

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Mais pardon, ô mon Dieu, je crois que je blasphème !
Serait-il vrai que tout finît avec la mort ?
Et que l'homme livré sur ce globe à lui-même
Y servît de jouet aux caprices du sort ?

De même qu'un esquif, sur l'élément perfide
Entraîné loin du port sans espoir de retour,
Notre être, d'idéal et de bonheur avide,
Ne reviendrait donc plus à son premier séjour ?

Non, à travers le temps notre route est tracée ;
Non, nous ne sommes pas les hochets du hasard ;
Notre esprit du Seigneur méconnaît la pensée ;
Nous n'en marchons pas moins sous son divin regard.

La mort, c'est le réveil.... De la fosse entr'ouverte,
Comme le grain qui germe en un terrain fécond,
Comme dans sa prison la chrysalide inerte,
Notre âme vers le ciel s'élance d'un seul bond.

Ne les pleurez donc plus, sœurs, épouses et mères,
Ces bien-aimés trop tôt ravis à vos doux soins,
Car, plus heureux que nous, dans ces nouvelles sphères
Ils ne ressentent plus nos maux ni nos besoins !

SUR MA TOMBE

Quand la fosse béante aura reçu ma bière,
Sur le tertre exhaussé ne plantez qu'une croix,
Non de marbre ou d'airain, mais simplement de bois,
Et telle que les a le peuple au cimetière.

N'y gravez rien qu'un nom, et faites qu'un beau lierre
De sa noire verdure en couvre les parois.
Sous son ombre couché, je serai mieux, je crois :
Poussière que je fus, je dois rester poussière.

Je n'habitai, vivant, ni palais, ni château ;
Pourquoi bâtirait-on un luxueux tombeau,
Un monument pompeux pour y loger mes restes ?

Laissons ce faste au monde ainsi qu'à ses héros ;
Les philosophes vrais sont les sages modestes ;
A ceux des pauvres gens je veux mêler mes os.

LES PESSIMISTES

LA VIE

I.

Il serait doux de suivre, insoucieux, en paix,
Pendant de nombreuses années,
Le long des prés fleuris, sous les ombrages frais,
Le chemin de nos destinées ;

De ne croire qu'au bien et qu'à ses seuls attraits,
Et sous de perfides menées
De ne pas voir le cœur dépouiller à jamais
Ses illusions profanées.

Mais ce n'est point là vivre, et vivre, c'est sentir
Le présent chaque jour plus rude ;
C'est pleurer le passé ; c'est craindre l'avenir ;

C'est marcher vers la mort dans une solitude
Toujours plus vide autour de soi
Et dont à chaque pas grandit le morne effroi.

II.

Aux regards attendus du splendide Orient,
Quand l'Aube l'a désaltérée,
De même qu'une rose entr'ouvre en souriant
Sa corolle fraîche et pourprée.

Il serait doux de croire à l'espoir attrayant
Que toute âme accueille enivrée,
De la laisser s'ouvrir au bonheur qu'en raillant
Y jette une image adorée.

Mais ce n'est point là vivre, et vivre c'est gémir;
Sur l'arbre mort de l'espérance
C'est voir chaque matin une fleur se flétrir;

C'est regarder s'enfuir au vent de la souffrance
Son plus cher rêve balayé;
C'est du marteau du sort avoir le cœur broyé.

FRAITLY, THY NAME IS WOMAN

(*SHAKSPEARE*)

Toute femme trahit : l'histoire et la légende
L'attestent. Sans parler d'Hélène à ce sujet,
Faustine, ô Marc Aurèle, aimait en contrebande ;
Et Pompéïa, César, te trompait en secret.

L'auteur de Sganarelle était jaloux d'Armande ;
Dandin est légion. Pour être un peu complet
Dans le dénombrement des chefs seuls de la bande,
Il faut un long poème, et je n'ai qu'un sonnet.

Bref, peuple ou roi, bon ou grand homme,
Nul n'échappe.... Ulysse excepté !...
Ce phénomène, en vérité,

— Homère parfois fait un somme, —
Ne doit-on pas le tenir comme
Un songe qu'il nous a conté ?

LATET ANGUIS IN HERBA

(*VIRGILE*)

La femme de tout temps fut un problème étrange,
Et nos plus grands esprits n'ont pas compris encor
Qu'une âme de démon vive dans un corps d'ange,
Couvrant un fond hideux sous un brillant décor.

Et pourtant chacun sait qu'une grossière fange
Est mêlée aux filons les plus riches en or ;
Qu'on voit rouler au sein des flots sacrés du Gange
Des cadavres poissés de sanie et d'ichor ;

Que l'ignoble crapaud sous l'émail des prairies
Cache sa peau gluante et son regard impur ;
Que la rouille s'attaque à l'acier le plus dur ;

Que le noble lis croît au fumier des voiries ;
Et que pour se gorger de charognes pourries
L'aigle royal descend des plaines de l'azur !

MISANTHROPIE

I.

Cessez de me vanter les charmes de vos villes ;
Dans ces endroits maudits l'exacte probité,
Les talents, la candeur, la générosité
Sont pour se distinguer des moyens inutiles.

Lorsqu'on veut parvenir à quelque dignité,
On laisse aux gens naïfs ces ressources stériles ;
Ce qui fait le succès des ambitions viles,
C'est souplesse, entregent, obséquosité.

Il faut par les ressorts d'une subtile intrigue,
Intéresser à soi la faveur et la brigue ;
Courtiser bassement un hautain protecteur ;

D'une femme effrontée adorer les caprices ;
Rendre à celui qu'on hait les plus honteux services,
Et tout fouler aux pieds, honneur, vertu, pudeur.

—

II.

Ah! vivre dans son coin est un sort plein d'attrait !
Qu'importe au sage, ami de la grande nature,
Ce monde étincelant d'une fausse dorure,
Où l'intrigue toujours au premier plan paraît ;

Où l'on juge l'esprit d'après une coiffure,
L'âme sur un habit, le cœur par un gilet ;
Où tout est simagrée, artifice, imposture ;
Où les plus grands honneurs pleuvent sur Turcaret ?

Mais à quoi bon ces mots d'amère acrimonie ?
Ont-ils changé jamais chez l'homme un seul défaut ?
L'espérer, c'est nourrir une vaine utopie.

Mieux vaut, sans s'indigner, en sourire ; mieux vaut,
Dans un silence digne enveloppant sa vie,
Regarder ces travers, ou de loin.... ou de haut.

DUM VITANT STULTI VITIA IN CONTRARIA CURRUNT

(*HORACE*)

Sois franc, à tes rivaux tu fourniras des armes ;
Fin, beaucoup te prendront pour un fripon tout net ;
Indigent, te voilà suspect aux bons gendarmes ;
Riche, que de rongeurs autour de ton budget !

Sois fier, il t'en revient cartels, duels, alarmes;
Humble, l'on te dédaigne et te traite en valet;
Amoureux, ton partage est de verser des larmes ;
Aimé, sur un autre air, — c'est le même couplet.

Garçon, plains le néant et le froid de ta vie!
Époux, pleure à jamais ta liberté ravie !...
Alors comment agir pour ne pas avoir tort?

Sois quelqu'un, ne sois rien ; aie ou non du génie ;
Sois de ceux qu'on admire ou de ceux que l'on nie :
Tu n'as qu'un seul moyen d'avoir raison : sois mort!

LA JUSTICE DES HOMMES

O Thémis, tu m'apparais
De tous les droits protectrice,
Du faible ardente tutrice
Et des grands dans leurs palais

Allant punir les méfaits,
Dont tu n'es jamais complice.
Quel rêve ! Dame Justice
A prix d'or rend ses arrêts.

Tu réclames, pauvre hère ?
Mais que ce soit femme ou terre,
Renonce à ce qu'on t'a pris ;

Les suppôts de la basoche,
Flairant le vide en ta poche,
Resteront sourds à tes cris.

HOMO HOMINI LUPUS

(*HOBBES*)

Du sophiste éhonté j'ai sondé le mensonge :
Son éloge du bien est d'un vil imposteur ;
A ses yeux la vertu n'est qu'un mot ou qu'un songe ;
S'il la porte en sa bouche, elle est loin de son cœur.

Il se dit ton ami, quand la haine le ronge ;
Il fait montre pour toi d'un intérêt trompeur ;
Il te serre en ses bras et c'est alors qu'il plonge
Dans ton sein découvert un poignard plein d'horreur.

La part due au meilleur échoit au plus indigne,
Comme au plus intrigant l'honneur le plus insigne ;
L'égoïsme trahit le ciel et l'amitié.

Aussi la confiance est une erreur funeste :
Caïn, hélas ! toujours tue Abel qu'il déteste ;
Et l'homme au fond pour l'homme est un loup sans pitié.

LES ALTRUISTES

LE MÉDECIN DE CAMPAGNE

Il est à la campagne un travailleur modeste
Qui creuse son sillon
Dans un terrain ingrat, et n'en attend du reste
Nulle riche moisson.

Et quand de l'or partout règne la soif funeste
Ou l'âpre ambition,
Guérisseur des souffrants, lui, dans ce coin agreste,
Vit d'abnégation.

Vous dont le nom remplit la trompette sonore
Sans qu'il en soit jaloux,
Agioteurs heureux, charlatans qu'on décore,

Soldats, artistes, tous
Devant ce vrai héros qui soi-même s'ignore
Bien bas, découvrez-vous !

AUX SAPEURS-POMPIERS DE LA VILLE DE TOURS

Je vous suis du regard ; je prends part à vos fêtes ;
Vos deuils provoquent ma douleur ;
Et si quelque succès vient couronner vos têtes
J'applaudis des mains et du cœur.

C'est ainsi que j'ai su que Lonjumeau naguères,
A l'ombre de ses vieux créneaux,
Vous voyait triompher dans ses murs séculaires,
O braves pompiers Tourangeaux.

Vous avez surpassé dans un concours immense
Vos émules et vos rivaux ;
Et vous avez reçu la juste récompense
Des plus honorables travaux.

Nous sommes fiers de vous ! et, ce qu'à Dieu ne plaise,
Vienne à retentir le tocsin ;
Qu'un vent impétueux active la fournaise
Qui dévore le bourg voisin ;

Que vous deviez sauver l'église ou la chaumière,
La métairie ou le château,
Ou ravir aux fureurs des flammes meurtrières
Un petit enfant au berceau ;

Qu'il vous faille à la mort, sous un toit qui s'écroule,
Disputer d'impotents vieillards;
Ou bien lui dérober la vierge qui se roule,
Le sein nu, les cheveux épars ;

Dès que le triste appel s'élève et vous réclame,
D'un pas intrépide et léger,
A travers les débris, la fumée et la flamme,
Vous courez au fort du danger !

Et guidés par l'esprit des dévoùments sublimes,
Comme aux concours, sapeurs-pompiers,
Pour aller enlever au bûcher des victimes
Vous êtes toujours les premiers !

Ah ! quelle mission plus que la vôtre est sainte !
Que ce soit la nuit ou le jour,
Sans jamais hésiter, sans émettre une plainte,
Au sourd roulement du tambour,

Vous volez au péril!... et cependant vous-même,
Phalange des hommes sans peur,
Vous quittez une épouse, un enfant qui vous aime,
Une mère, une jeune sœur!

Vrais héros, sans faiblir marchez dans votre voie;
Arracher des frères au feu,
Préserver les moissons, changer les pleurs en joie,
Ici-bas c'est remplacer Dieu.

SŒURS DE CHARITÉ

I.

A ma tante Augustine P..., supérieure des Dames de la Croix.

Honneur et gloire à toi, sainte et modèste femme,
Qui pourras dire à Dieu quand sonnera ta fin :
« J'ai prodigué ma vie au malheur, même infâme,
J'ai vêtu l'indigent et nourri l'orphelin. »

Fille de l'Évangile, — humble et forte, ton âme
A rempli jusqu'au bout le précepte divin :
Car de la charité l'inextinguible flamme
S'élève droite au ciel sous ta coiffe de lin.

Aux paroles d'amour qui coulent de ta bouche
S'est du pauvre ulcéré fondu le cœur farouche,
L'impudique a pleuré, le malade a souri ;

Moi je souffrais, errant et cherchant en ce monde
A qui faire l'aveu de ma peine profonde,
Et je t'ai rencontrée, et ta voix m'a guéri.

—

II.

A madame Germaine Rauch-Péan.

Le malheur ici-bas vous cherche et vous vénère ;
De tous les cœurs meurtris vous êtes le recours,
Votre charité tendre adoucit leur misère,
Parfois un mot de vous les guérit pour toujours.

La délaissée en pleurs sent en vous une mère ;
L'infirme pour ses maux trouve en vous son secours ;
L'indigence sans pain, que la faim exaspère,
Par vous compte bientôt sur de plus heureux jours.

Tout ce que l'âme la plus belle
A jamais vu naître pour elle
De sentiment intime et doux,

Exprime avec trop de faiblesse
Le culte mêlé de tendresse
Qui nous prosterne à vos genoux.

LES AMICALES

REGRETS D'UN PÈRE

A la mémoire de mon ami le docteur Maurice Viollet.

Il était jeune et beau! Regardez son image!
L'homme, l'élu, l'archange ont ensemble posé
Pour assembler les traits de ce noble visage
Avant l'âge éclipsé!

D'un sourire de Dieu son âme était éclose,
Blanche jusqu'à la fin de la blancheur des lis!
Pas de parfum plus doux ni de plus fraîche rose
Que l'âme de mon fils!

Des esprits généreux il avait les audaces;
De la science ardue il goûta les labeurs;
Aux arts il déroba le secret de leurs grâces,
Mêlant les fruits aux fleurs.

Vous qui l'avez connu ! Vous, son ami sincère !
Trouvâtes-vous ailleurs plus de simplicité,
Avec plus de prudence, une foi plus austère
Et plus de charité ?

Son front se contristait devant toute détresse ;
Il chérissait le mieux ceux qui souffrent le plus :
A l'enfance sans mère, à l'infirme vieillesse
Tous ses soins étaient dus.

Et moi, je vais vieillir au foyer solitaire,
Désormais ici-bas sans espoir assuré,
Nourrissant le poison d'un chagrin volontaire
Dans mon cœur ulcéré.

Oh! quand donc sonnera l'heure de le rejoindre!...
Adoucis cependant, Seigneur, mon deuil affreux ;
Mon immense douleur ne peut devenir moindre
Qu'en le sachant heureux.

Donne-lui, comme aux morts qu'on vénère et qu'on prie,
Le rafraîchissement, la lumière et la paix ;
Dans les félicités de l'éternelle vie
Qu'il triomphe à jamais !

LA SAINTE MARGUERITE

A madame la comtesse E. Marguerite de Moutreuil.

Lorsque dans nos chemins vous passez jeune et belle,
On ne demande pas comment on vous appelle,
Ce doux nom est écrit sur votre front rêveur ;
Il s'y lit d'un coup d'œil, ou bien si l'on hésite,
C'est qu'en vous saluant on se dit : Marguerite,
Est-ce une perle? Est-ce une fleur?

Marguerite ! Aujourd'hui, c'est votre jour de fête.
Pour mettre à votre sein et parer votre tête
Je n'ai ni frais bouquet, ni précieux joyaux ;
Tandis qu'autour de vous tout rit, chante et rayonne,
Et qu'amis et parents vous tressent leur couronne,
J'apporte mes vœux cordiaux.

Mais que vous souhaiter? Vous avez tant de choses !
Le printemps sur vos traits a prodigué les roses ;
Vous possédez aussi le plus riche bijou,
Le plus beau des colliers pour le cœur d'une mère,
Les deux bras d'un enfant qui vous sourit, vous serre
Et se suspend à votre cou.

Madame, il ne vous faut, je crois, ni fleur, ni perle.
Près des côtes de Chine où la vague déferle,
Un brick, depuis six mois, vogue vers d'autres cieux,
Quelle que soit la plage où le pousse la lame,
Comme s'il vous prenait la moitié de votre âme,
Vous le suivez toujours des yeux.

Vous hâtez son retour que votre cœur espère ;
C'est qu'il porte un époux et c'est qu'il porte un père.
Oh ! qu'il n'aborde point de rivages ingrats !
Qu'un vent léger toujours favorise sa voile,
Et que le passager, sous une heureuse étoile,
Bientôt revienne dans vos bras !

MADRIGAL

A ma cousine Marie Lebègue.

Tu te plains de ta myopie....
Eh ! pourquoi donc ? Un bel œil noir
Est fait, ma charmante Marie,
Pour être vu plus que pour voir.

DÉVOUEMENT

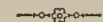
A mademoiselle Jeanne Lathus.

Hier, quand sur mon front blêmi par l'agonie,
La mort avait déjà posé sa froide main,
C'est vous, n'est-il pas vrai ? fille du ciel bénie,
Qui fîtes révoquer son arrêt au Destin.

Je vous dois le retour de la santé bannie :
Je sentais l'existence affluer en mon sein,
Sitôt qu'à mon chevet, comme mon bon génie,
Je vous voyais prier du soir au lendemain.

Sur mon lit de douleur j'allais quitter ce monde ;
Soudain la fièvre fuit de l'artère profonde,
Mes yeux sont inondés de pleurs délicieux.

Vos suppliques montaient aux portes éternelles ;
Dieu vous écoutait, sœur de l'ange radieux ;
Eh ! n'avez-vous pas tout de l'ange, — hormis les ailes.



AMITIÉ

A lady W.... V....

Tu me dis que l'heure qui sonne
Marque tes cinquante-deux ans,
Tu te trompes, ma sœur, pardonne!
Ce sont cinquante-deux printemps!

Toi cet âge!... Le temps lui-même
Alors a ralenti ses pas;
Quoi! Depuis dix lustres je t'aime,
Vraiment je ne m'en doutais pas.

A voir ton visage sans ride,
A voir ton front sans cheveux blancs,
A voir ton œil calme et limpide,
Je te donnais toujours vingt ans.

Pourtant moins belle encor que bonne,
Si le ciel, après d'heureux jours,
Te ravissait cette couronne
Qu'il ôte à toutes sans recours,

Aux confins même de la vie,
Ne t'en afflige pas, ma sœur,
Il le peut! Mais je le défie
De mettre une ride à ton cœur.

LA JACINTHE ET L'ŒILLET

A madame Louise Brame.

LA JACINTHE.

Mon front sur son frêle support
Regarde la voûte azurée,
Mais le moindre souffle du Nord
Vient mettre un terme à ma durée.

L'ŒILLET.

Sœur dont le diadème est un joyau du ciel,
Et qu'en passant l'oiseau légèrement effleure,
De quelque orage noir au flot torrentiel,
Je tombe, comme toi, la victime avant l'heure.

LA JACINTHE.

Noble œillet, l'orgueil du jardin,
Qui du printemps es le sourire,
Comment échapper au Destin ?
Frère, saurais-tu me le dire ?

L'ŒILLET.

Unissons nos efforts et prêtons-nous secours ;
A nous deux essayons d'affronter la tempête,
Et nous aurons du moins vécu quelques beaux jours
Si nous ne pouvons pas ensemble y tenir tête.

L'ORPHELIN DU HAMEAU

A mon ami Georges d'Orbais.

Si j'avais une mère ! Ah ! que ces jours si vides
Auraient pour moi d'attraits !
Le ciel serait plus pur, les ruisseaux plus limpides,
Les ombrages plus frais.
La source de cristal où je me désaltère
La fleur qui dort auprès,
Tout charmerait mes yeux ; si j'avais une mère.
Partout je me plairais !

Si j'avais une mère ! Avec quelle tendresse
Et quel soin filial
Je saurais l'entourer, la préserver sans cesse
De l'atteinte du mal !
De ma jeune vigueur dont je ne sais que faire,
Orphelin ici-bas,
Quel emploi je ferais, si j'avais une mère
A couvrir de mon bras !

Si j'avais une mère ! A la lueur pieuse
D'un ineffable amour,
Notre existence à deux coulerait plus heureuse,
Plus belle chaque jour !
Dès l'heure du réveil tâcher de satisfaire
A ses moindres désirs
Seraient mes seuls pensers si j'avais une mère,
Comme mes seuls plaisirs.

Si j'avais une mère ! Au début d'un voyage
Je verrais son regard
Me chercher tendrement, me dire : bon courage !
Et pleurer mon départ.
Puis de son fils absent, sur la terre étrangère
Son cœur suivrait les pas :
Pour tant d'affection, si j'avais une mère,
Que ne devrais-je pas ?

Si j'avais une mère ! Aussitôt que les ombres
Descendant du coteau,
A l'approche du soir, voileraient les toits sombres
Du paisible hameau,
Quelle hâte j'aurais de gagner ma chaumière
Près de la vieille tour,
Assuré que quelqu'un, si j'avais une mère,
Guetterait mon retour !

Si j'avais une mère ! A la clarté si douce
De la reine des nuits,
Sur le rustique banc capitonné de mousse,
Charmé par mille bruits,
Que j'aimerais, près d'elle, à suivre en leur carrière
Les astres radieux!
Je saisirais un sens, si j'avais une mère,
Dans leurs concerts pieux !

Si j'avais une mère !... Et sa tombe ignorée
Manque à mes vains regrets !
Rien non plus ne rappelle à mon âme ulcérée
L'image de ses traits !
Moi qui jusqu'aujourd'hui n'eus qu'une vie amère
Et qui crains l'avenir,
Je ne dis même plus : si j'avais une mère !
Mais bien un souvenir!

BABY

A mademoiselle F. Barre.

Quand parmi nous, tel qu'un sourire,
Tu te montres, bel enfançon,
Dans les yeux de tous Dieu peut lire
La gratitude de ce don.

Entr'ouvrant ta bouche mignonne,
Ton rire éclaire la maison ;
L'âtre chante, le seuil rayonne
A la musique de ton nom.

L'enfant, âme de la demeure,
Change en palais le pauvre toit ;
C'est l'oiselet qui, né d'une heure,
Réchauffe le nid le plus froid.

Ton sommeil même a mille charmes :
Ainsi la fleur doit reposer;
Tes jeux, ton babil ou tes larmes,
Tout en toi provoque au baiser.

Garde longtemps cette auréole,
Ne te hâte pas de grandir.
Va ! Les plus rudes jours d'école
Sont les plus chers au souvenir.

Ne change pas tes humbles langes,
Même contre un manteau de roi :
Du Paradis que sont les anges,
Sinon des enfants comme toi ?

LES DEVOIRS DE BABY

À Félix Herpin de Loÿs.

Pour le bon Dieu que puis-je faire ?
Je suis si petit, si petit !
Voici ce que mon cœur me dit :
D'abord j'aimerai bien ma mère.

Mais ce n'est pas tout : Si mon père
Me réprimande ou m'avertit,
J'y veillerai. Quand on grandit,
Il faut changer son caractère.

A l'école où l'on me conduit,
Docile au maître qui m'instruit,
J'essaîrai de le satisfaire ;

Et pour qu'il bénisse ma nuit,
A Jésus, en entrant au lit,
Je réciterai ma prière.

LE SOMMEIL DE BABY

A Mademoiselle Anna Hennion.

Dors, ô mon ange, dors encore,
Reste entre les bras du sommeil ;
Tu t'éveilleras quand l'aurore
Aura fui devant le soleil.

Sur ton front calme quelle joie !
Tu rêves sans doute du ciel ;
A ses chérubins il envoie
Des songes doux comme le miel.

De tes cheveux sur ton épaule
Roulent les longs et fins anneaux ;
Sur un étang ainsi d'un saule
Pendent les flexibles rameaux.

Ta joue est pareille à la rose
Qui s'ouvre aux chauds baisers de mai,
Et qui répand, à peine éclose,
Son parfum le plus embaumé.

Lorsque je vois dans la prairie,
Au bord d'un limpide ruisseau,
Sur une pelouse fleurie
Bondir un blanc petit agneau,

Je pense à toi, tendre mignonne,
Quand tu vas, rouge de plaisir,
Sous la charmille où tout bourgeonne,
Jouer, folâtrer et courir.

Déjà s'entr'ouvre ta paupière ;
Tu cherches ta mère aussitôt ;
Elle est là, tu le sais, ma chère,
Prête à répondre au premier mot.

Et ton premier mot, c'est : « Ma mère,
Viens, je désire t'embrasser ;
Avant de faire ma prière,
Donne-moi bien vite un baiser. »

LES JUVÉNILES

UN SAMEDI SOIR

« Ouvre, Jeanne, c'est moi !... Je t'apporte un bouquet !... »
Une invisible main a tiré le loquet ;
La porte s'ouvre. Il entre, et sur le seuil, regarde
Avec un air vainqueur la riante mansarde :
Un de ces coins touchés du doigt d'un enchanteur,
Où l'on voit du soleil et des pois de senteur,
Où l'on respire auprès de la plus simple chose
Des parfums de baiser, de verveine et de rose ;
Paradis sous les toits où l'amour seul conduit.

Un désordre complet règne dans ce réduit :
Des chiffons sont épars à terre et sur les chaises ;
Des bobines de fil, des aiguilles anglaises,
Et des rubans froissés traînent un peu partout.
Parmi cet attirail d'une femme qui coud ;

Le vent, par la fenêtre ouverte sur la rue,
Soulève le fouillis de fine toile écrue
Étendu sur la table, — et le chat familier
Se cache, turbulent, sous des flots de papier,
Dans le premier-Paris d'un journal politique
Qui servit de patron pour tailler la tunique.
Sur l'étroit lit de fer, aux minces matelas,
De très mignons souliers de coutil et des bas
Sont jetés pêle-mêle auprès de la muraille
A côté d'un corset et d'un chapeau de paille,
Orné, suivant un goût qui sied aux jeunes fronts,
De fleurettes des champs, bleuets et liserons,
Et léger comme un souffle et frais comme un églogue.
On dirait l'atelier d'une modiste en vogue
En train d'improviser des chefs-d'œuvre nouveaux,
Ou d'une couturière en temps de grands travaux.
L'ouvrière?... Elle est là, très brune, qui s'occupe
A finir de poser les volants de sa jupe.
Et très jeunette aussi. Vienne encore un printemps,
Et sans qu'il y paraisse, elle aura dix-huit ans!
Vaillante, sans quitter du regard son ouvrage
Et, comme poursuivant un idéal mirage,
Elle est tout allégresse et tout activité.

Mais pour qui donc ces frais de toilette d'été?
Ah! le nouveau-venu le soupçonne sans doute,
Bien qu'à peine on l'accueille et qu'à peine on l'écoute,

Et que ce grand désir d'être belle demain
Laisse à peine le temps de lui donner la main.
La visite, on le sent, la trouble et la dérange ;
Ce n'est pas raisonnable, en effet, c'est étrange,
Alors que le jour baisse et qu'on doit se presser,
Cette prétention qu'il a de l'embrasser.

Une fée, obligée à travailler pour vivre,
Assurément aurait de la peine à la suivre.
Parfois, d'un ton railleur, à son blond vis-à-vis
Elle permet pourtant de donner son avis
Pour choisir un galon ou plisser une ruche ;
Mais lui se déconcerte et son esprit trébuche ;
Qu'est-il donc arrivé pour qu'on lui batte froid ?
Plus il veut l'apaiser, plus il est maladroit.
« Tenez-vous ! Vous frippez mes poignets de dentelle....
Et ce décolleté ?... Qu'en penses-tu ?... » dit-elle.

Si l'amour aujourd'hui perd ses droits de Seigneur
Par ces mêmes apprêts qu'on fait en son honneur,
Si l'éloquence émue et qu'un geste complète
Doit céder au lyrisme exquis de la toilette,
Ne t'en afflige pas, ô jeune homme amoureux,
Toi qu'elle daigna mettre au nombre des heureux !
Égoïste jaloux, garde intacte l'ivresse
Que réserve à toi seul ta charmante maîtresse....

Demain quand vous irez, pour la première fois,
Sourire au beau soleil et vaguer dans les bois,
Quand prenant la volée, après une semaine
D'une captivité désolante, inhumaine,
Tu voudras l'entraîner loin, bien loin de Paris,
De ce grand dévoûment tu recevras le prix
En la voyant courir, de chacun admirée,
Cette chère et cruelle enfant, cette adorée!

Dans les sentiers perdus où tu la conduiras,
Sur les rives du fleuve où, pendue à ton bras,
Dans le gazon couvert de perles argentines
Elle appréhendera de mouiller ses bottines,
Les arbres salueront ta conquête et diront :
« Voyez donc cette taille! et quel cou plein et rond
Se montre sous ces plis d'étoffe transparente. »
— « Cette belle, bien sûr, doit être ma parente, »
Pensera la fauvette en l'entendant chanter.
Et les muguets des prés se feront présenter
Par les papillons bleus et les bergeronnettes
A ta reine égrenant au vent ses chansonnettes,
Tandis que des roseaux, les demoiselles d'or
Au svelte corselet, bourdonneront encor
Devant ce ravissant, ce merveilleux poème :
« Voilà celle qui fait ses robes elle-même. »

MALICE DE L'AMOUR

(*PASTICHE DE REMI BELLEAU*)

Naguere Amour tenté par ma jeunesse
S'en vint me voir ; bien sçavoit mon adresse.
Moi tout naïf, ignorant sa façon,
Ne me doutois que fust ce faulx garçon.
D'un angelot il avait l'aer timide ;
Ses yeux resveux celoient son cueur perfide,
Son ris joyeulx, son parler ingénu
Faisoient cherir le mignon incognu.
Sa chaulde haleine au loin fleurait la rose,
Voire en sa jouë elle sembloit éclose.
Sur son dos nud, dumeté, coloré,
Flocquoit épars gentil cheveu doré.
Rien ne portoit sur son espaule ailée,
Fors mainte flèche en sa trousse meslée.
De sa main dextre il tenoit un fallot
De l'aultre un arc avecque un javelot.
Soubs ce harnois digne du filz d'Alcmène
Le regardant : « Quelle mère inhumaine,
Di-je esbahi, te permet de courir
Ainsi par voye ? O ! tu te vas férir

Avec ton arc et ceste lourde lance;
Aultre joujou convient à ton enfance.
Comme oses-tu dans le tems des frimats
Risquer au vent tes membres délicats?
Voi, bel enfant, du fond de la Scythie
Accourt icy le mari d'Orithie!
Tost vests ma robe, et poinct n'iras dehors,
Viens dans mes bras chauffer ton petit corps. »

Amour m'écoute et, cachant sa surprise,
D'abord tressaulte à mon ton de franchise,
Et puys soubdain de despit rougissant :
« Oui-dea! dist-il, en aage adolescent
Est-on encor ignorant de mon estre,
A tes despens tu l'apprendras peult-estre;
Agarde-moi, fol et bégaud garçon,
Comme à la mort l'homme me doibt rançon.
Amour je suis. Sur les rivages sombres
Jà trop cognu du noir tyran des ombres,
De Jupiter, du vainqueur de Python;
Voire en la mer le frère de Pluton,
De mes feulx brusle au sein des Néréides;
Petits et grands, les poltrons, les Alcides,
Ieunes et vieulx j'asservis à mes loix,
Doulx par caprice aux bergers plus qu'aux Roys;

Tout l'Vnivers cède à mon hault couraige ;
Toi, dès adonc, fai ton apprentissaige. »
A tant se teut, et de son arc vainqueur
Il tire un dard qui, me poignant au cueur,
Y boute flâme ; — et l'archerot de rire :
« T'ai-je faict mal? Parle, tu n'as qu'à dire,
Remède scai, foi d'enfant de Cypris,
Tu guériras par un regard d'Iris ! »

Legier je pars, je la treuve et je l'aime,
Pour un baiser l'eust aimée amour mesme,
Ains neantmoins le traistre m'ha deceu ;
D'Icelle Iris, a souhaict, j'ai receu
Faveurs sans nombre, et plus que de coustume
Amour tousjours m'embraze et me consume.

LE PAVILLON D'ANATOMIE

I.

Sur des tables en fer un fœtus en morceaux ;
Un corps d'homme ou de femme aux lèvres violettes,
Aux yeux grouillants de vers ; à l'écart, des cuvettes
Où nagent dans l'alcool des coupes de cerveaux ;

Des membres injectés pendus près de lambeaux
D'intestins pleins de gaz, mis sur des cordelettes ;
Dans un placard grillé de grimaçants squelettes
Accrochés par le crâne à de larges anneaux.

L'essaim peu délicat des grosses mouches vertes
Qui viennent pour voler des parcelles de chair,
Dès le matin s'agite à flots pressés dans l'air,

Quand pour chasser l'odeur les portes sont ouvertes ;
Et le bourdonnement du hideux tourbillon
Trouble seul le silence où dort le pavillon.

II.

Bientôt avec le jour montent des bruits nouveaux :
Des rires éclatants, des refrains d'opérettes ;
Ce sont les carabins qui sortent des guinguettes
Et, par groupes joyeux, rentrent à leurs travaux.

Assis autour des corps sur de hauts escabeaux,
Ils causent d'examens, de danses, d'amourettes,
Risquent des calembours, fument des cigarettes,
Et font jouer scalpels, érignes et ciseaux.

L'horreur ne dit plus rien à leur insouciance ;
Car, l'habitude aidant, l'amour de la science
A vaincu les dégoûts de leurs sens aguerris.

Ils vivent au milieu de cette pourriture ;
La mort est là pourtant qui guette une piqûre
De mouche venimeuse ou de leurs bistouris.

ODE A MA PIPE

I.

Objet de mes regrets, ma bonne pipe noire !
Que des bords de la Seine aux rives de la Loire
Je promenais naguère altier et triomphant !
Ainsi que le bonheur, calumet éphémère,
Dont j'étais orgueilleux plus qu'une jeune mère
Ne l'est de son unique enfant !

Moi qui, — frivole espoir ! — te croyais éternelle,
Moi qui, près de revoir la maison paternelle,
T'emportais avec moi, comme un doux souvenir !
Pauvre pipe ! En quittant la grande Capitale
J'étais loin de prévoir qu'une chute fatale
Dût t'empêcher d'y revenir.

Combien elle brillait aux beaux temps de sa gloire,
Ma pipe au long tuyau garni d'ambre et d'ivoire,
Que d'un doigt délicat j'avais soin de lustrer ;
Plus d'un la contemplait avec un œil d'envie
Et j'ai vu bien souvent dans la foule ravie
Des camarades soupirer.

Elle était si polie et si bien culottée!
Le ciel, — comme on eût dit jadis, — l'avait dotée
D'un ton si pur d'ébène où mon nez se mirait,
Que jamais je ne vis même de demoiselle
Demander au passant qui s'arrêtait près d'elle,
Qui de nous trois il admirait!

Rotschild m'aurait offert les écus dont je manque,
Ses obligations et ses billets de banque,
Ses comptoirs de Paris, de Londre et de Francfort,
Son château de Ferrière où le chevreuil abonde,
Enfin, tout l'or qui pleut de tous les points du monde
Dans son immense coffre-fort;

Moi j'aurais dit: Merci, laisse-moi ma bouffarde,
Rotschild, sans te fâcher, permets que je la garde,
Car mon cœur la préfère au plus riche trésor;
Outre tes capitaux si l'Empereur lui-même
M'eût offert son budget pour la pipe que j'aime,
Je l'eusse conservée encor.

Je la chérissais tant, ma pauvre vieille amie!
Elle seule à Paris désennuyait ma vie.
Point de fête complète alors qu'elle y manquait.
Aussi je l'enfermais pour braver la Fortune,
— Qui m'en avait, hélas! brisé déjà plus d'une, —
Dans un étui riche et coquet.

La perfide qu'elle est, dans le siècle où nous sommes,
Se joue également des pipes et des hommes ;
Elle abat nos espoirs, se rit de nos désirs,
Et se plaît à jeter la douleur dans les âmes,
Les larmes dans les yeux, la ride au front des femmes
Et l'absinthe dans les plaisirs.

II.

Lorsque la France en deuil se leva tout entière,
Que, chassepot en main, dans notre ardeur guerrière,
Nous luttions près du Mans pour notre liberté,
Et que des Prussiens, bravant la fusillade,
Nous venions, harassés, leur tendre une embuscade
Au coin du hameau dévasté.

Oh ! si du moins alors un éclat de mitraille
T'eût brisée, en mes doigts, au fort d'une bataille,
Ton nom rayonnerait aux colonnes d'airain.
Aux Invalides certe on t'aurait déposée
Où tes débris feraient la gloire d'un musée
Sous l'œil du peuple souverain.

La balle des soldats du César d'Allemagne
Nous eût peut-être atteints tous deux, ô ma compagne,
Nos restes dormiraient au même Panthéon ;
Et maintenant mon ombre héroïque et vantée
Fumerait, en flânant, ton ombre culottée
Dans les demeures de Pluton.

Ou bien, puisque le sort par un décret austère,
Devait — « c'était écrit ! » — t'enlever à la terre,
Car il faut ici-bas se séparer un jour !
Que ne t'ai-je perdue un de nos soirs d'ivresses,
Pleins de bruit, de chansons, de rires de maîtresses,
Un soir de folie et d'amour.

Ah ! quand le punch dardant ses langues d'un bleu rose,
Sous la blanche cuiller qui l'active et l'arrose,
Reflète sa lueur dans les regards luisants ;
Quand il met des éclairs dans l'œil des folles filles,
Et sous le réseau noir des coquettes mantilles
Empourpre des fronts de quinze ans ;

Quand dans la salle monte une chaude buée
Et que chaque femme ivre, et tresse dénouée,
Offre sa bouche humide aux baisers amoureux ;
Que seins nus s'échappant des corsets peu sévères,
Chaises, tables, débris de flacons et de verres
Semblent tournoyer à nos yeux ;

Oh ! Pourquoi donc alors une lèvre de femme,
Dans un de ces baisers brûlants comme la flamme
Ne t'a-t-elle cassée à mes lèvres en feu ?
Ta mort n'eut point été de celles que l'on pleure,
Et des rires auraient fêté ta dernière heure,
L'heure de l'éternel adieu.

Mais ce n'est pas ainsi que tu me fus ravie :
Ni balles, ni baisers n'ont terminé ta vie ;
Un tel trépas eût trop consolé mon orgueil.
Le crêpe noir semé de jaunes immortelles
N'étendra point ses plis comme deux sombres ailes
Sur ton tricolore cercueil.

Qu'importe ! Si mes vers vivent dans la mémoire,
Nous n'aurons pas besoin de baisers ni de gloire,
Nous irons tous les deux à l'immortalité ;
Mes strophes que l'odeur du tabac turc anime
Te porteront d'un vol rayonnant et sublime
A travers la postérité.

LES AMOUREUSES

A la mémoire de ma fiancée Marie-Blanche J.... de R....

PRÈS DU MOULIN

C'était un soir de juin ; le souffle de la brise,
Suave, caressait les fleurs de l'églantier ;
Vers le moulin agreste au toit de mousse grise,
Elle et moi, nous marchions par un petit sentier.

Elle causait : sa voix, que l'âme idéalise,
Faisait vibrer d'accord mon être tout entier ;
— O musique enivrante et qui m'emparadise ! —
Je croyais voir les cieux ouverts s'irradier.

Je n'étais qu'au printemps de ma vingtième année ;
Mais à l'isolement ma vie abandonnée
N'avait jamais rêvé d'un si doux entretien ;

Pour la première fois laissé seul avec elle,
J'osai lui soupirer que je la trouvais belle,
Et son chaste regard se mira dans le mien.

ELLE

Elle n'a pas pour qu'on l'admire
Des robes de toutes couleurs,
Des schalls tissés à Cachemire,
Des plumes, des rubans, des fleurs,
Ni des parures aux dentelles
De Mâlines ou d'Alençon,
Ni rien de ce qui rendrait belles
Jusqu'aux plus laides du canton ;

Elle est, l'adorable fillette,
Vive comme un petit oiseau,
Franche comme une pâquerette,
Humble comme l'humble arbrisseau ;
Sa bouche est d'une forme pure,
Ses poignets fins, ses pieds mignons;
Le soleil dans sa chevelure
Un soir oublia ses rayons.

La mer lui fit don de deux branches
De ses coraux les plus ardents
Et de trente-deux perles blanches :
Ce sont ses lèvres et ses dents ;

Et le ciel lui prêta deux mondes
Pris parmi les plus radieux :
Ce sont les prunelles profondes
Et châtoyantes de ses yeux.

Sa peau vivante et parfumée,
Aux reflets d'un rose laiteux,
Au bas de la joue est semée
D'un duvet follet et soyeux.
Elle a les bras blancs de Diane,
La gorge ferme des houris,
La souplesse de la liane,
Les hanches sveltes des péris.

Bonté, douceur, chasteté fière :
Que de vertus ornent son cœur!
Le diamant qu'elle préfère,
C'est une larme de bonheur.
« Connaître Dieu, se bien connaître,
Dit-elle, est le seul vrai savoir;
De ses penchants se rendre maître,
C'est s'asservir à son devoir.

« Aux dons qu'accorde la nature
Bornons sagement tous nos vœux ;
Du monde craignons l'imposture ;
Sa vanité fait peu d'heureux.

« Le chêne des monts voit sa tête
Se rompre aux coups de l'aquilon;
La violette à la tempête
Échappe dans son creux vallon. »

Souvent j'entends rouler, bruire
En cascatelle de cristal
Les fraîches notes de son rire
Harmonieux et musical ;
Fourmi qui n'est jamais oisive,
Et cigale aux féconds loisirs,
Elle unit dans sa vie active
Gais labeurs et graves plaisirs.

Elle est le bon ange qui vole
Près des grabats malsains et froids,
L'enchanteresse qui console
Les souffrants de sa douce voix;
Elle me répète sans cesse :
« Ami, soulage ton prochain,
Donne à l'orpheline en détresse
De chauds vêtements et du pain. »

Elle aime autant qu'elle est aimée !
Fleur, elle vit au sein des fleurs,
Parmi leur haleine embaumée,
Leur fin satin, leurs tièdes pleurs.

Elle est pure comme l'aurore
Qui luit dans un riant lointain,
Comme le lis qu'on voit éclore
Dans l'âpre fraîcheur du matin.

Près de moi sitôt qu'elle passe,
Je sens tout mon être troublé,
Et je baise, éperdu, sa trace
Au sol que ses pas ont foulé ;
Elle est chez nous ce que Mireille
Fut en son lumineux pays :
Même beauté, grâce pareille
Jointes au même charme exquis.

A LA VESPRÉE

Du firmament
L'écrin scintille ;
Vénus y brille,
Pur diamant.

Plus tendrement
La jeune fille
Rit et babille
A son amant.

Moi je soupire ;
Ma nuit aspire
Après le jour.

Quand à mon tour
Verrai-je luire
L'astre d'amour?

AMOROSO

C'est avec défiance encore
Que vous paraissez m'écouter
Quand je dis que je vous adore :
Mais est-il permis d'en douter?
Vous plaire est mon espoir suprême ;
Mon cœur s'est donné sans retour....

Si ce n'est pas là comme on aime,
Que faut-il nommer de l'amour?

Votre doux sourire m'enivre ;
Votre pas me fait tressaillir;
Dans votre air je me sens revivre,
Ailleurs je ne puis que languir.
Sans vous d'une longueur extrême,
Avec vous le temps est si court....

Si ce n'est pas là, etc.

Dès que votre voix fraîche et pure,
Qu'accompagne le piano,
Chante la première mesure
D'un langoureux adagio,

Des cieux, — je le dis sans blasphème, —
Je crois voir s'ouvrir le séjour....

Si ce n'est pas là, etc.

Je veux écrire, et sur la page
Ma plume trace votre nom;
Je dessine, et c'est votre image
Qui s'esquisse sous mon crayon.
Ainsi pour vous je deviens même
Peintre et poète tour à tour....

Si ce n'est pas là, etc.

Je presse en secret sur ma bouche
Un ruban que je vous ai pris;
Une fleur que votre main touche
A mes yeux centuple de prix.
Tout cela, loin d'être un problème,
N'est-il pas clair comme le jour?

Si ce n'est pas là comme on aime,
Que faut-il nommer de l'amour?

RONDEAU

Vous rougissez quand vous entendez dire
Que votre grâce exerce un tel empire
Qu'il vous suffit de paraître un moment
Pour l'établir sur un nouvel amant,
Portant vos fers sans pouvoir les maudire;
Et si j'en viens, moi qui pour vous soupire,
Moi dont le mal, faute d'espoir, empire,
A vous glisser un mot trop tendrement,
Vous rougissez!

Mon pauvre cœur sait ce qui vous inspire
Cet embarras si bien fait pour me nuire;
Au lieu de prendre en pitié mon tourment,
Sans rien répondre, et pour mieux m'interdire,
Vous rougissez!

SELAM

Dès l'aurore, ma bien-aimée,
Aux champs pour vous je suis allé
Cueillir l'aubépine embaumée
Et le gentil muguet perlé.

Zéphyr, de ses ailes légères,
Lorsqu'apparaissent les chaleurs,
Ouvre le corset des bergères
Comme le calice des fleurs.

Ces fleurs, — muets, mais clairs symboles, —
A nos plus secrets sentiments,
Tout aussi bien que des paroles,
Peuvent servir de truchements.

Par la violette modeste
Si mon respect est exprimé ;
Si la pivoine manifeste
Le feu dont je suis consumé;

L'immortelle peint ma constance,
Et le cytise, mes ennuis ;
Le myrte est la faible espérance
Qui pointe au milieu des soucis.

Des lis, l'honneur de la vallée,
Votre âme efface la blancheur ;
Dans leur corolle immaculée
Palpite un peu de votre cœur.

Reine des parterres, ô rose,
Suave image du plaisir,
Parle pour moi, ma bouche n'ose
Soupirer le moindre désir.

De mon amour douce interprète,
Loin de te voir d'un mauvais œil,
Qu'avec bienveillance on te traite,
Qu'on te fasse un aimable accueil,

Qu'en des cheveux d'un blond si tendre
On te pose ; heureux et charmé,
Bien vite je saurai t'entendre
Me dire : « Vous êtes aimé. »

LA MORALE DE POPE

Pope, philosophe vanté
Pour son bon sens orné de poésie,
Dit que les seuls biens de la vie
Sont le repos, l'aisance et la santé.
Ainsi, dans le riche apanage
Qu'obtint des cieux le terrestre séjour,
Le sage anglais n'a pas compris l'amour !
Que n'a-t-il vu votre visage !...

LOULOU

Plus je te vois devenir folle
De ce Loulou, par trop chéri,
Plus tu fais de lui ton idole,
Plus j'exècre ton favori ;
Car il règne seul sur ton âme :
Quand parfois mon cœur s'ouvre au tien,
Ton regard à ma voix s'enflamme !
Vient-il !... tu n'écoutes plus rien.

Sous son air de sainte Nitouche,
Loulou pourtant est sans façon,
Voleur, très porté sur sa bouche,
Têtu comme un âne breton ;
Et toi, tu le laisses, coquette,
Mettre le nez dans tes cheveux,
Et même sous ta gorgerette
Se glisser.... le voluptueux !

De gros baisers tu le régales,
Tu le berces sur tes genoux,
Bien que tu saches les scandales
Qu'il cause.... parmi les matous !

Dans ton assiette, dans ton verre,
Il mange, il boit, et le fripon,
Sur ta lèvre, trop peu sévère,
Souvent même escroque un bonbon.

C'est un jeu ! Mais de tes tendresses
Je suis jaloux, tu le sais bien ;
A Loulou seul sont tes caresses,
Pour moi tu n'en réserves rien.
Pourquoi ne pas me faire fête
Comme à ce perfide animal,
Cajoler cette laide bête
Et rire aux éclats de mon mal ?

S'il s'aperçoit que tu sommeilles,
Dans ta couche il s'installe en rond !...
Queue en cierge, roides oreilles,
Il file sur toi son ron-ron....
Ce m'est une atroce torture
De vous voir ainsi tous les deux ;
Depuis trop longtemps cela dure :
Peut-on avoir deux amoureux ?...

CE QUE L'AMOUR EST POUR L'HOMME

Qu'est-ce donc que l'amour ? Une heure de délire ;
Une ivresse qui donne un émoi plein d'appas;
Quelque chose de doux que l'on ne saurait dire ;
Quelque chose de fort que l'on ne comprend pas;

Un ruban qu'on attache ; un parfum qu'on respire;
Un rêve ailé qu'on croit saisir entre ses bras;
Un éclair de bonheur après un long martyre ;
Le ciel pour un moment descendant ici-bas;

Une fleur oubliée ; un mot qu'on cherche à lire ;
Un serrement de main qu'on prolonge ; un sourire;
Un regard de deux yeux ou vifs ou languissants;

Un soupir; une larme ; un geste ; une parole ;
Un frôlement de robe ; une ombre qui s'envole ;
Un rien qui trouble tout, le cœur, l'âme et les sens.

CE QUE L'AMOUR EST POUR LA FEMME

Deux pigeons sur un mur juchés
Conversaient contents et fidèles,
Les yeux l'un sur l'autre attachés,
Et lissant mollement leurs ailes.
Un coq, plein de fatuité,
Et plus plein encor d'insolence,
Traitait de froide nonchalance
Et de plate insipidité
Leur sentiment sans turbulence,
Leur heureuse placidité.
« Parle mieux de notre tendresse,
Dit la colombe avec douceur,
L'amour est moins une caresse
Qu'un long épanchement du cœur. »

TRIOLET DE TRIOLETS

I.

Du moment qu'on voit ce qu'on aime,
Qu'importe où l'on vive enfermé?
On trouve une douceur extrême
Du moment qu'on voit ce qu'on aime.
Par sa présence un cachot même
En paradis est transformé;
Du moment qu'on voit ce qu'on aime,
Qu'importe où l'on vive enfermé?

II.

On a raison de dire: « Hélas!
Ce qu'on aime a seul l'art de plaire. »
Tant qu'on ne le possède pas,
On a raison de dire: « Hélas! »
Pour l'homme épris, en pareil cas,
Il n'existe plus d'autre affaire.
On a raison de dire: « Hélas!
Ce qu'on aime a seul l'art de plaire. »

III.

Si l'amour ne les donne pas,
Fi des plaisirs de l'amour même!
Ils froissent les cœurs délicats,
Si l'amour ne les donne pas;
Pour le corps s'ils ont des appâts,
L'âme aspire au bonheur suprême;
Si l'amour ne les donne pas,
Fi des plaisirs de l'amour même!

LE SOURIRE DES SAISONS

Reviens, reviens, douce Marie.
Au toit champêtre où je t'attends
Tout se ranime en la prairie
Que glaçaient hier les autans.
Par les sentiers de la colline,
Quand le soleil reparaîtra,
Nous irons cueillir l'aubépine
Et le Printemps nous sourira.

Reviens, reviens, douce Marie,
Le printemps fuit si vite, hélas!
Bientôt la fleur sera flétrie,
Le bulbul chantera plus bas.
Juin de son souffle ardent fait taire
Les chansons qu'Avril engendra,
Mais sous l'ombrage solitaire
C'est l'Été qui nous sourira.

Puis, quand l'aube qui les réveille
Ramènera les vendangeurs,
Qu'avec le raisin sur la treille
La gaîté rira dans nos cœurs;

De l'œil nous chercherons la grappe,
Ta blanche main la cueillera,
Le gazon sera notre nappe
Et l'Automne nous sourira.

Et lorsque la saison morose
De givre aura poudré le sol,
Qu'aux climats où fleurit la rose
Sera parti le rossignol,
Le soir, près du feu qui pétille,
En cercle on se réunira,
Et ne formant qu'une famille
L'Hiver même nous sourira.

IDYLLE

Par un matin de tiède brise
Elle était là, près des roseaux,
L'enfant de dix-sept ans, surprise
A l'éveil de pensers nouveaux.

Sa chevelure ensoleillée,
Qu'une renoncule étoilait,
Sur sa cravate quadrillée
En blondes tresses ruisselait.

Elle avait son rouge corsage,
Sa jupe sombre et son col blanc,
Et pour ombrager son visage
Le large chapeau de Rembrandt.

Elle s'oubliait sous les saules
Dont les fins rameaux argentés,
En s'inclinant sur ses épaules,
Lui disaient des mots enchantés.

Et moi, l'âme non moins troublée,
Grisé par l'odeur des genêts,
Sous le couvert de la feuillée
D'émotion je frissonnais.



Enfin je me rapprochai d'elle,
Sur l'herbe assourdissant mes pas,
Et lui balbutiai tout bas :
« Grand Dieu ! Que je vous trouve belle !

Sous ces atours simples et frais
Votre grâce est toute puissante ;
La beauté la plus ravissante
Pâlit auprès de vos attraits !

Pour eux j'ai versé bien des larmes ;
Dans le silence de la nuit
Votre chère image me suit,
Me présentant partout vos charmes.

Voici de retour le printemps
Qui renaît sous sa robe verte ;
Avec lui la porte est ouverte
A l'amour, à ses passe-temps.

A nous, loin des bruits du village,
S'offrent les bois mystérieux ;
Ils nous prêteront leur ombrage
Et leur tapis silencieux.

Là, sans crainte d'être aperçue,
Vous pourrez répondre à mes vœux,
Et dans une extase inconnue
Je vous redirai mes aveux.

Je voudrais un baiser bien tendre ;
Mais je crains tant votre courroux !
Si, malgré vous, j'osais le prendre,
Contre moi vous fâcheriez-vous ?... »

Elle rougit sous sa voilette,
Et, m'enhardissant, je lui pris
Deux longs baisers que la pauvrette
Reçut avec un doux souris.

Le papillon semblait attendre,
L'oiseau se taisait écoutant,
L'arbre se penchait pour entendre....
Nous n'en dîmes pas plus pourtant!...

FUGIT HORA ; HOC QUOD LOQUOR INDE EST

(*PERSE*)

O blonde fille, objet d'une sainte tendresse,
Fleur éclose à l'aurore un beau matin d'été,
Des prestiges sans nombre éclairent ta jeunesse
Et retiennent longtemps le regard enchanté.

Mais rien ne dure, hélas ! L'heure vole et sans cesse
Efface quelque appas, fane quelque beauté ;
L'enfance rit encore et déjà la vieillesse
Traîne, en se lamentant, son corps faible et voûté.

En souvenir d'hier, au mur de ta chambrette
Qu'il reste, ce portrait, où ta grâce discrète
Garde un éclat sans fin !

Plus tard tu souriras toi-même à ton image,
Revêtue à jamais des splendeurs de cet âge
Qu'on redemande en vain.



MORTE !

La nuit chassait du soir la blafarde lumière ;
La cloche au loin tintait un adieu solennel ;
Et dans une pauvre chaumière
Une vierge était prête à partir pour le ciel,

Sitôt que sous les cils l'œil eut cessé de luire,
Quand la vie eut quitté les membres refroidis,
La nature sembla sourire,
Heureuse d'envoyer un ange au paradis.

Parmi les astres d'or, la lune, toute blanche,
Comme un croissant d'argent, au hameau se montra ;
Au calice de la pervenche
La brise, en s'envolant, de parfums s'enivra.

La nuit passa splendide et fit place à l'aurore.
Tout le jour on pria dans la maison de deuil ;
Une autre nuit on prie encore ;
Mais l'heure sonne enfin d'emporter le cercueil.

L'alouette chantait à peine dans les nues ;
Et les lis s'inclinaient aussi pâles qu'au soir,
Et sous des formes inconnues
Les saules se peignaient sombres dans l'étang noir.

Comme on voit, échappés des funèbres royaumes,
Défiler, à minuit, dans les manoirs déserts,
Un long cortège de fantômes
Qui s'approche, grandit, puis se perd dans les airs,

Tel, dans l'éloignement, au front de la colline,
Un groupe virginal, autour d'un poêle blanc,
D'abord vaguement se dessine,
Devient distinct, et puis s'efface en s'en allant.

Et voici que l'écho m'apporte le murmure
D'un chant entrecoupé de sanglots et de pleurs;
Sur la hauteur qui reste obscure
C'était l'hymne des morts récitée à deux chœurs :

« Des sentiers d'ici-bas, pleins d'ombre et de poussière,
Les cris de vos enfants montent vers vous, Seigneur !
Daignez accueillir leur prière,
Et ne la jugez pas indigne de faveur !

« Si vous voulez sonder tous les secrets de l'âme,
Qui soutiendra l'éclair de votre œil irrité?...
Mais la charité, noble flamme,
A rendu notre sœur pure d'iniquité.

« Toujours elle fut douce en son pèlerinage,
Et même quelquefois grande à force d'amour ;
Et sa lampe de vierge sage
Ne cessa dans sa main de briller un seul jour.

« Ton exil est fini, sœur.... dans le sein du Père
Dors, mais sans oublier qu'on pleure loin du ciel!...
On te regrette sur la terre,
Toi, souviens-toi de nous au séjour éternel. »

L'escorte se déroule.... Une fleur détachée
Vient parfois se suspendre au cercueil voyageur....
Et la voix dans l'ormeau cachée
Mêle aux pleurs des ruisseaux des notes de douleur.

Puis un souffle, léger comme un vol d'hirondelle,
Dans le drap mortuaire avait semblé gémir;
Les bois, effleurés par son aile,
Remplissaient le vallon d'un long et lent soupir.

Et bientôt l'on franchit le seuil de la prière,
Et l'on gagna le champ où dorment les aïeux....
Et l'on rendit à sa poussière
Ce que l'âme abandonne en s'envolant aux cieux.

Maintenant reprenez le chemin du village,
Vierges fortes, allez à vos rudes labeurs;
Tout s'éveille dans le bocage;
Le vent de l'aube passe et ranime les fleurs.

TABLE DES MATIÈRES

LES BIBLIQUES

LES HELVÉTIQUES

LES ARDENNAISES

LES MÉLANCOLIQUES

LES GUERRIÈRES

LES PHILOSOPHIQUES

LES PESSIMISTES

LES ALTRUISTES

LES AMICALES

LES JUVÉNILES

LES AMOUREUSES

Tours, typographie et lithographie Juliot.

